



## La céramique attique de Béziers (VIe-IVe s.).

Daniela Ugolini, Christian Olive

### ► To cite this version:

Daniela Ugolini, Christian Olive. La céramique attique de Béziers (VIe-IVe s.). : Approche de la diffusion et de l'utilisation de la vaisselle attique en Languedoc occidental.. textes réunis par P. Arcelin, M. Bats, D. Garcia, G. Marchand et M. Schwaller. Sur les pas des Grecs en Occident.. Hommages à André Nickels, Errance et A.D.A.M., pp.237-260, 1995, Travaux du Centre Camille Jullian 15; Etudes Massaliètes 4. <halshs-00465833>

**HAL Id: halshs-00465833**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00465833>**

Submitted on 22 Mar 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# *Sur les pas des Grecs en Occident ... Hommages à André Nickels*

(textes réunis par P. Arcelin, M. Bats, D. Garcia, G. Marchand, M. Schwaller)

Paris-Lattes, éd. Errance et A.D.A.M., 1995, p. 237-260  
(*Travaux du Centre Camille Jullian, 15 - Études Massaliètes, 4*)

version intégrale avec deux figures supplémentaires (fig. 8 et 9)

## **LA CÉRAMIQUE ATTIQUE DE BÉZIERS (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s.)**

### **Approche de la diffusion et de l'utilisation de la vaisselle attique en Languedoc occidental**

par Daniela UGOLINI\* et Christian OLIVE\*\*

#### INTRODUCTION

Les fouilles menées il y a quelques années à Béziers, qu'A. Nickels avait suivies avec un intérêt particulier notamment à cause du faciès très hellénisé qu'elles mettaient en évidence, ont permis d'exhumer un lot de céramique attique relativement important. Ce site – qui occupait encore une petite place dans les inventaires de July 1983 – fait désormais partie de ces habitats languedociens qui ont reçu une quantité considérable d'importations attiques.

Une première étude de cet ensemble nous a paru alors nécessaire et le cadre de cet ouvrage

particulièrement bien choisi. De plus, cette recherche a donné l'occasion d'aborder des questions d'un intérêt élargi sur le commerce et l'utilisation des vases attiques dans les habitats <sup>1</sup> du Languedoc occidental et du Roussillon.

Presque tous les sites de Méditerranée occidentale ont reçu des importations attiques, mais les arrivages ont été diversifiés, tant du point de vue de la chronologie que du point de vue de la qualité et de la quantité des pièces attestées sur les habitats et dans les nécropoles. Les chercheurs ont pu remarquer qu'il s'agit d'un commerce quelque peu aléatoire, voire

---

<sup>1</sup> Nous ne tiendrons pas compte, dans ce travail, de la céramique attique trouvée en milieu funéraire parce que son dépôt dans la tombe implique sans doute des "choix" qui ne sont pas nécessairement ceux du quotidien.



sélectif, dont la logique nous échappe encore en grande partie, notamment parce qu'elle soulève des problèmes de réseaux commerciaux, de redistribution, d'offre et de demande etc.

Pour ce qui concerne le Midi, on sait depuis les recherches de F. Villard (1960) que Marseille a importé beaucoup de ses vases attiques notamment entre 525 et 500, mais qu'elle en a peu redistribués auprès des peuples indigènes de la vallée du Rhône.

La circulation de céramique attique en Provence pour les Ve et IV<sup>e</sup> s. est maintenant mieux connue grâce à des travaux récents (Bouloumié 1992, Gantès 1992 et Rouillard 1992).

On a cru longtemps qu'à Marseille elle diminuait très nettement et définitivement à partir de 480 environ, mais aujourd'hui – grâce aux fouilles récentes et à la révision des trouvailles anciennes – on s'aperçoit qu'en fait si les im-

portations connaissent une certaine baisse dans la première moitié du Ve s., elles reprennent vers 450 et la période couvrant la fin du Ve s. et le début du IV<sup>e</sup> s. voit le commerce s'accroître de façon significative (Gantès 1992, fig.3; Rouillard 1992, 181).

A Saint-Blaise, la céramique attique du Ve s. est bien attestée (Bouloumié 1992) et le site d'Arles restitue de nombreuses pièces, notamment à partir du début du Ve s. et jusque vers 425 (Rouillard 1992, 183).

L'Argentière d'Espeyran, qui a entretenu des rapports précis et pratiquement exclusifs avec Marseille, semble connaître une tendance à la baisse progressive (Barruol, Py 1978), mais ponctuée par un tassement vers le milieu du Ve s. et une légère reprise dans le courant de la deuxième moitié du siècle.

Plus à l'ouest, dans la région nîmoise on a pu constater que la vaisselle attique – toujours attestée en quantité modeste – connaît une lé-

gère progression entre 575 et 475, qu'il se produit un tassement entre 475 et 425 et un redémarrage entre 425 et 375 (Py 1990, 542).

Il semble donc que les importations de céramique attique dans le domaine provençal et gardois se caractérisent dans l'ensemble par une certaine régression dans le courant de la première moitié du Ve s. et par une reprise à partir de 450, avec peut-être l'exception d'Arles.

En Ibérie, à *Emporion*, la céramique attique est particulièrement abondante entre 425 et 375, mais sur les sites indigènes le *floruit* se place entre 400 et 380. Une étude approfondie de la question (Rouillard 1991, 307 ss.; Rouillard 1992, 181 et 184 s.) a amené à admettre l'existence de plusieurs points de redistribution sur la côte ibérique, des points qui se confondraient avec les comptoirs phocéens - dont certains, mentionnés par les sources, ne sont pas encore précisément localisés - qui seraient ensuite relayés par des établissements indigènes.

Entre la vallée du Rhône et les Pyrénées, les sites du Languedoc occidental et du Roussillon (notamment depuis l'Hérault vers l'ouest et le sud) ont restitué un nombre important de vases attiques (recensés par July 1983). Parmi ces sites, Bessan-La Monédière, Ensérune, Montlaurès (Narbonne), Pech Maho (Sigean) et Ruscinò (Perpignan, Château-Roussillon) sont généralement considérés comme les plus riches.

Traditionnellement, on attribue cette richesse à la vitalité du commerce emporitain, mais on verra qu'en fait il y a lieu de nuancer: si *Emporion* a pu jouer un rôle d'une certaine ampleur, il apparaît désormais de façon assez claire que ce comptoir grec n'est pas le seul fournisseur impliqué dans le commerce de la céramique attique de la région.

## LA BASE DE DONNÉES

On ne trouvera pas ici une étude exhaustive de toute la céramique attique trouvée à Béziers. Nous ne tiendrons compte que des exemplaires

déjà étudiés par J.-J. July (1983) et des pièces retrouvées lors des travaux de 1984-1985-1986 à la Place de la Madeleine, ce qui représente néanmoins la majorité des fragments de céramique attique exhumés en ville. Par ailleurs, nous ne nous sommes pas aventurés sur la difficile voie de l'identification des peintres, un travail délicat qui dépasse le cadre fixé pour cet article.

## LES DATATIONS

Pour ce qui concerne le mobilier déjà publié, nous nous en sommes tenus aux datations proposées par July 1983. Les datations des pièces provenant des fouilles de la Place de la Madeleine tiennent compte évidemment des données de la stratigraphie. Toutefois, d'autres critères (forme, style, ...) ont été retenus pour les pièces trouvées hors stratigraphie ou dans des contextes plus récents (pièces du Ve s. dans des niveaux du IV<sup>e</sup> s.; tessons attiques dans les couches romaines, voire médiévales).

## LES COMPTAGES

Compter la céramique attique n'est pas chose simple, surtout lorsque celle-ci provient d'un habitat, qu'elle est souvent en menus morceaux et que des fragments d'un même vase peuvent se retrouver dans plusieurs couches (voisines souvent, mais parfois aussi éloignées ...).

Après recollage, nous avons compté 1 pièce (= 1 individu) lorsque un (ou des) bord(s) et/ou un (ou des) fond(s) étaient suffisamment caractérisés pour représenter un exemplaire.

Par contre - et notamment pour les coupes (très nombreuses sur le site) ou les skyphoi - nous avons évité de considérer comme une pièce un ou plusieurs tessons (même décorés) de panse. Ces fragments, lorsqu'ils sont attribuables à une forme précise, sont classés par forme, mais tous les fragments de panse (même

de pièces certainement différentes) sont comptés comme une seule pièce, soit 1 individu. Nous croyons avoir ainsi évité le danger de la sur-représentativité des pièces, mais une sous-représentativité est pratiquement certaine, notamment pour les coupes, pour certains grands vases, voire pour les formes rares.

Nous avons souvent hésité, lors du classement des coupes à vasque à courbure continue, entre les formes à pied haut et celles à pied bas: lorsque l'identification est pour nous incertaine nous les avons cataloguées dans les coupes à bord droit (= à courbure continue). Cela implique que cette appellation recouvre indistinctement des coupes à pied haut et à pied bas, ce qui peut entraîner des variations – que nous croyons légères – dans les comptages des individus par forme.

Les coupes indéterminées regroupent des fragments dont la forme n'est pas identifiable. Là encore, on aura éventuellement des coupes à pied haut et/ou à pied bas.

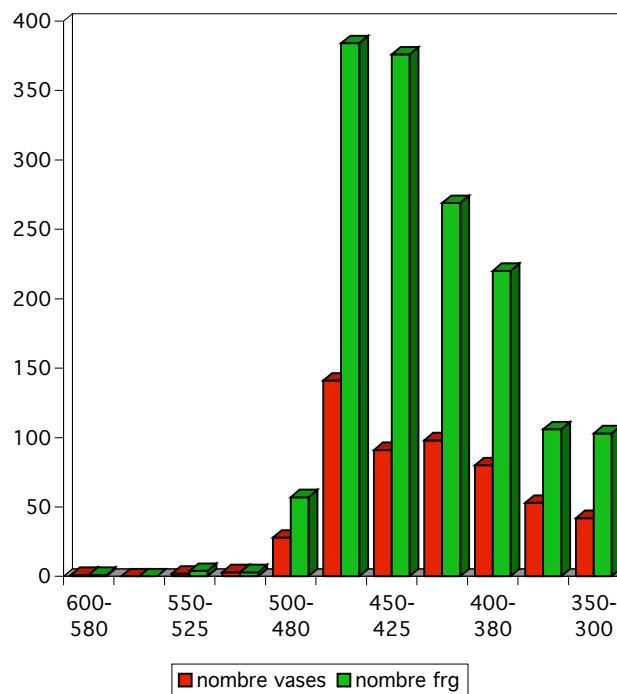
Le nombre total de fragments pris en compte est de 2201, pour un nombre total de 695 pièces minimum.

## LE TEMPS FORT DES IMPORTATIONS

La principale surprise que réserve ce lot de céramique attique est sa répartition chronologique.

Le graphique de la **fig. 2**, établi exclusivement à partir des pièces (en rouge) et des fragments (en vert) sûrement datables par tranches de 25 ans (soit 539 pièces et 1523 fragments), montre que:

- tout le VI<sup>e</sup> s. est très peu représenté (6 pièces prises en compte ici, une dizaine au maximum <sup>2</sup>);
- les importations démarrent dans le courant du premier quart du Ve s. (28 pièces), mais le moment où elles sont le plus abondantes est le deuxième quart (141 pièces);
- le troisième quart du Ve s. se caractérise par une baisse assez nette par rapport à la période précédente (91 pièces). Le dernier quart du Ve s. semble témoigner d'un certain équilibre (98 pièces);
- au début du IV<sup>e</sup> s. la baisse des importations est encore plus sensible (80 pièces) et le mouvement se poursuit tout au long du siècle;
- la masse des tessons de céramique attique suit à peu près la même courbe que celle du nom-



2. Répartition chronologique de la céramique attique importée à Béziers.

<sup>2</sup> A notre connaissance, trois autres fragments du dernier quart du VI<sup>e</sup> s., voire datables autour de 500 (1 fragment de coupe à yeux sur fond réservé, 1 pied de coupe de type C, 1 fragment de coupe à figures noires), proviennent du sondage effectué par J. Giry en 1977 au chevet de l'église Sainte-Madeleine et sont conservés au Musée de Nissan-lez-Enserune. Le nombre total de fragments de cette époque ne devrait pas être supérieur à 10.

bre minimum d'individus, ce qui donne approximativement une représentativité de trois tessons par vase.

On peut donc dire que les importations attiques à Béziers ont été particulièrement nombreuses entre 480 et 450; que par la suite elle diminuent nettement mais restent importantes jusqu'à la fin du Ve s.

Le IV<sup>e</sup> s commence par une période de baisse considérable, un ralentissement qui se soldera par la cessation des importations vers 325 ou peu après <sup>3</sup>.

En tenant compte du volume global de pièces attribuables sûrement à l'un ou à l'autre de ces trois siècles, on constate que les pièces du VI<sup>e</sup> s. sont 6 (ou une dizaine); celles du Ve s. 421 et celles du IV<sup>e</sup> s. 242.

Il est clair que le Ve s. a été la période la plus florissante pour le commerce de la céramique attique à Béziers. De plus, le rythme des apports se distingue chronologiquement de celui qui a pu être observé en Ibérie (Rouillard 1991, 152 ss.), ainsi que de celui de Marseille, au

moins tel qu'on le perçoit actuellement (Gantès 1992, 174 s.; Rouillard 1992, 181).

### DES VASES DÉCORÉS ET DES VASES À VERNIS NOIR

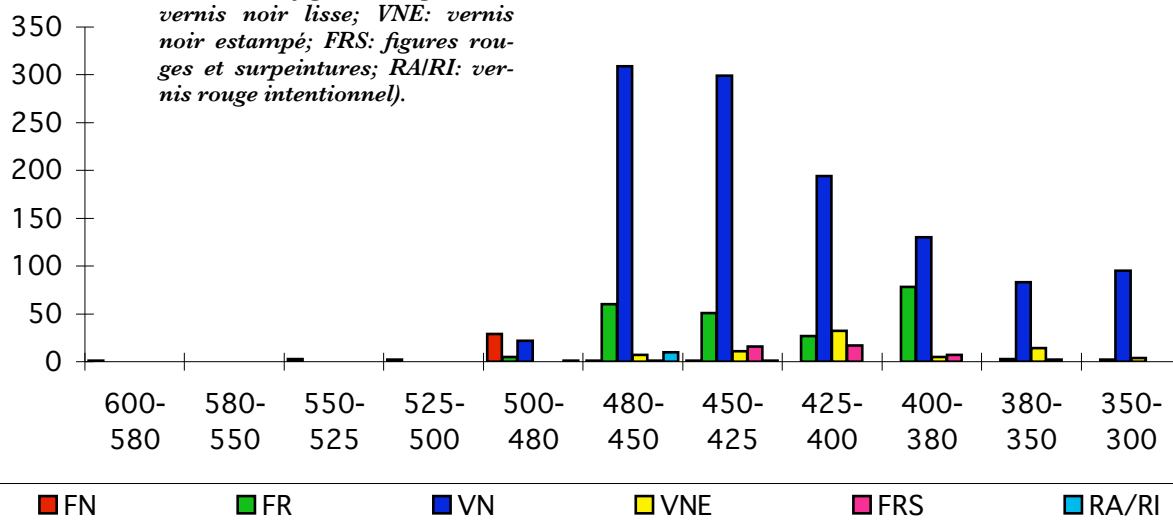
Les vases attiques de Béziers sont le plus souvent à vernis noir.

Le graphique de la **fig. 3**, établi sur la base des 1523 fragments de céramique attique sûrement datables par tranches de 25 ans, permet de saisir la part importante de céramique à vernis noir arrivée sur le site, notamment à partir du deuxième quart du Ve s., c'est-à-dire au moment où les vases attiques sont les plus nombreux. Cette tendance se confirme tout a long du Ve s.

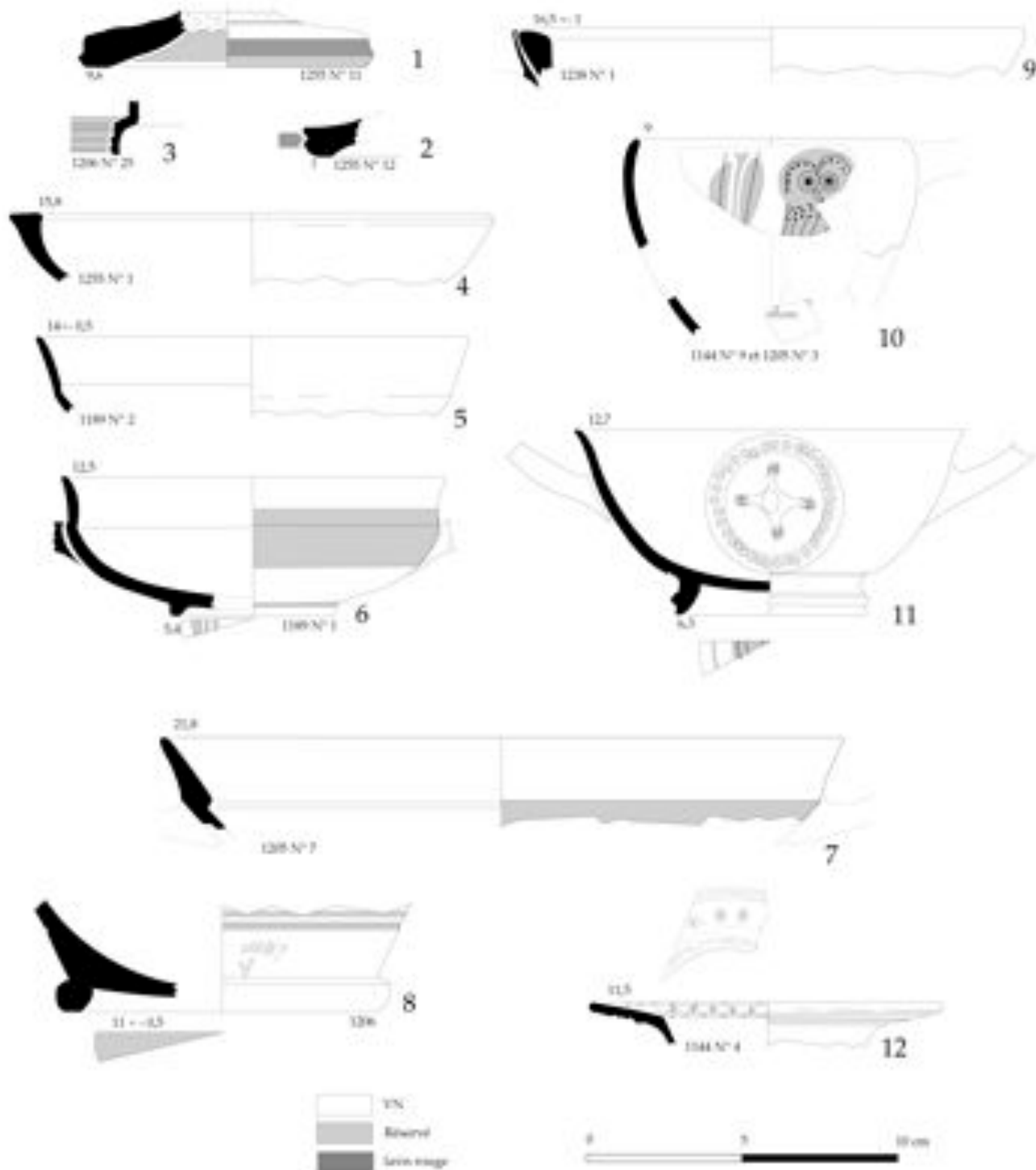
Toutefois, on notera que toutes les pièces du VI<sup>e</sup> et 49,12% de celles du premier quart du Ve s. sont des vases à figures noires. Ces derniers sont de qualité médiocre et ne présentent, du point de vue stylistique, aucun intérêt particulier. Notons l'apparition des premiers fragments à figures rouges (5 fragments d'un vase).

La période suivante (480-450) est caractérisée par une plus large présence de vases à figures

3. Proportions de la céramique attique à vernis noir et décorée importée à Béziers. (FN : figures noires; FR: figures rouges; VN: vernis noir lisse; VNE: vernis noir estampé; FRS: figures rouges et surpeintures; RA/RI: vernis rouge intentionnel).



<sup>3</sup> Cette date, qui correspond en général à l'arrêt ou à une spectaculaire diminution des importations attiques sur tous les sites, se superpose ici à un abandon plus ou moins total du site: Ugolini, Olive 1987, 149 s.



**4. Vases attiques de Béziers.**

1 et 2: pieds de plats à tige (500-480); 3: phiale (500-480); 4: bol (500-480); 5: Vicup (480-450); 6: coupe de Rhénée (480-450); 7: coupe "inset lip" (480-450); 8: skyphos (480-450); 9: coupe à une anse (480-450); 10: skyphos à la chouette (450-425); 11: coupe-skyphos (vers 400); 12: vase fermé, cruche ? (400-380). (Dessins C. Olive).

rouges, essentiellement des coupes: 15,54% de la masse des fragments.

Nous n'avons malheureusement aucune pièce entière, ce qui rend difficile l'appréciation de la

qualité de ces vases. Il est toutefois sûr qu'au moins quelques "belles pièces" sont arrivées sur ce site de l'intérieur (**fig. 5, 6 et 9**).

Parmi ces vases à figures rouges, il faut signaler la présence de plusieurs skyphoi à la chouette (au moins 4 exemplaires).

A noter encore un nombre relativement important – une dizaine – de fragments à vernis rouge intentionnel (essentiellement des coupes de la Classe P 10359 de l'Agorà).

Vers 450 apparaissent également les premiers vases à décor incisé.

Globalement, les fragments décorés (tous styles) représentent 20, 46%.

Vers 450-425 le nombre de fragments à figures rouges diminue (13,45%), mais augmentent les pièces à vernis noir estampé ou incisé et apparaissent les vases à figures rouges et surpeintures. Nous avons encore quelques skyphoi à la chouette (au moins 3 exemplaires) alors qu'apparaissent déjà les skyphoi et les canthares de la Classe de Saint-Valentin (respectivement 2 et 3 exemplaires).

Le taux global de fragments décorés (tous styles confondus) est de 21,1 %: on peut donc considérer qu'il est resté stable.

La période qui clôt le Ve s. voit encore diminuer le nombre de vases à figures rouges (10%), alors que sont en nette augmentation les vases estampés et les vases à surpeintures.

Donc, globalement, les fragments décorés (tous styles) représentent désormais 28,14%.

Le début du IV<sup>e</sup> s. est marqué par une très nette ascension des vases à figures rouges (35,45%).

Le taux global de céramique décorée (tous styles) est maintenant très élevé: 40,9%, mais la qualité des pièces est médiocre. Il s'agit pour la plupart de vases décorés sans soin.

A partir de 380, la céramique décorée tend à disparaître et notamment celle à figures rouges. Dans le courant de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> s. il n'y a pratiquement plus que du vernis noir lisse.

On peut dire que la céramique attique figurée n'est pas très abondante sur ce site, surtout si l'on compare nos taux du Ve s. (10 à 15 % env.) avec ceux qui apparaissent (ou apparaissaient) à *Emporion*, où l'on considérerait que presque toute la céramique attique importée était figurée. En fait il faut nuancer: d'après les travaux les plus récents effectués sur ce site, on peut extraire qu'en réalité la céramique à vernis noir est beaucoup plus abondante qu'on ne l'a cru et le pourcentage de fragments figurés varie entre 10 et 20%, ce qui se rapproche de ce qu'on observe à Béziers. La disproportion existant entre les pourcentages établis à partir des découvertes anciennes ou basés sur celles plus récentes dépend en réalité de la prise en compte des nécropoles ampuritaines, où la céramique à figures rouges est pratiquement la seule attestée.

Etonnamment, sur notre site, lorsque la céramique figurée est rare la qualité des pièces est assez bonne, alors que lorsqu'elle abonde la qualité est très moyenne (cf. les vases à figures noires du premier quart du Ve s., **fig. 5, 1** et ceux à figures rouges du premier quart du IV<sup>e</sup> s., **fig. 6, 5**).

On retiendra qu'entre 480 et 425 la céramique décorée (tous styles) constitue environ un quart des arrivages et que pendant cette période si elle n'est pas très abondante elle est au moins d'un niveau "honorable".

## LES FORMES

Les formes les plus courantes sur ce site sont les coupes.

La majorité des **coupes à pied haut** (ou à **tige**) appartient à la première moitié du Ve s. (soit 55 pièces sur un total de 90).

Les coupes à pied haut du premier quart du Ve s. sont exclusivement de type C. Entre 480 et 450 nous avons une plus grande diversité: coupes de type C, Acrocups, Vicups, coupes de type B. En particulier, les Vicups paraissent particulièrement abondantes (11 exemplaires



sûrs). Plus tard nous n'aurons plus que des coupes de type B, mais en nombre limité.

Les **coupes à pied bas** sont minoritaires seulement dans le courant de la première moitié du Ve s. (47 exemplaires). Par la suite elles seront vraiment très nombreuses (95 exemplaires pour la période 450-400) et ne diminueront qu'à partir du début du IV<sup>e</sup> s. (23 exemplaires entre 400-350).

La forme la plus courante entre 480 et 450 est celle à rebord externe concave et ressaut interne (dite "de Castulo" par Shefton 1982, 403

ss. – qui réserve l'emploi de cette appellation aux exemplaires plus récents et trapus – et "inset lip" par Sparkes/Talcott 1970). Nous en avons au moins une vingtaine pour cette période et elles présentent parfois une décoration à figures rouges. Le plus souvent elles sont à vernis noir lisse, avec une bande réservée entre les anses (**fig. 4, 7**). Le bord externe du pied est réservé et passé au lavis rouge.

Une autre forme bien attestée est celle de la coupe de la Classe de l'Agora P 10359, avec parfois le caractéristique traitement à vernis rouge intentionnel et sa dérivée, la "Rheneia

période	GV	CPH	CPB	CBd	CIInd	C-S	SK	CAN	C-C	BS	C1a	BOL	P	PT	PP	PBo	Sal	VF	LK	Phi	Lam	IND	TOT nmi	
600-580	1																							1
580-550																								
550-525		2																						2
525-500	1	2																						3
500-480		11	2		1	4	1					1	3					1		2	1	1		28
480-450	2	42	45	7	7	1	9				7	2	2			3	3	2			6	3		141
500-450		2															1						1	4
450-425	1	6	51	7	3	2	5	4		1	1	3						1			2	4		91
425-400	2	6	29	8	3	16	4	2		8	3	3				1	1	1			2	9		98
450-400		1	15	1	1		3														5	2		23
500-400	4	7	1		3		2														10	4		31
400-380	11	8	16	10	2	10	5	2			1	3					1	4	1		1	5		80
380-350	1		2	2	4	3	1			11		13	2			1		1			3	9		53
400-350	3		5	10	3		6					1						1	1			19		49
350-300	4							9	2	1		10	1		3		2				3	7		42
400-300	2				1		1	2										1			1	10		18
500-300	2	3	2	4	5		4						1					1				4		26
TOTAUX	34	90	168	49	33	36	41	19	2	21	12	36	6	3	3	5	8	13	2	2	34	78		695

GV=grands vases; CPH=coupe à pied haut; CPB=coupe à pied bas; CBd=coupe à bord droit; CIInd=coupe indéterminée; C-S=coupe-skyphos; SK=skyphos; CAN=canthare; C-C=coupe-canthare; BS=bolsal; C1a=coupe à 1 anse; BOL=bol; P=plat; PT=plat à tige; PP=plat à poisson; PBo=petit bol; Sal=salière; VF=vases fermés; LK=lékanis; Phi=phiale; Lam=lampe; IND=forme indéterminée; TOT nmi=total vases

*Tableau 1. Répartition chronologique par formes des vases attiques importés à Béziers.*

cup" (en tout 11 exemplaires), (**fig. 4, 6**).

Les coupes à pied bas et vasque à courbure continue ("plain rim") sont représentées par environ 6 exemplaires.

La phase successive (450-425) est caractérisée par une nette diminution des coupes "de Castulo" (13 exemplaires) qui sont parfois encore décorées à figures rouges. Par contre, les coupes à courbure continue ("plain rim") ont augmenté (12 exemplaires) et apparaissent désormais les coupes de la Classe Délicate (8 exemplaires). La fin du siècle est marquée par la diminution des coupes "de Castulo" (5 exemplaires) et par un nombre stable de coupes de la Classe Délicate.

Au début du IV<sup>e</sup> s. la coupe "de Castulo" est moins attestée <sup>4</sup> (4 exemplaires), ainsi que les coupes de la Classe Délicate (3 exemplaires).

Vers le milieu du IV<sup>e</sup> s. les coupes à pied bas ont pratiquement disparu.

Les **coupes-skyphoi** ne sont pas très nombreuses sur le site (36 exemplaires). Quelques unes appartiennent au premier quart du Ve s. (4 exemplaires) et sont en général pourvues d'un décor à figures noires (**fig. 5, 1**). Elles sont surtout courantes pendant la période 425-380 (26 exemplaires) et présentent souvent un décor à figures rouges et/ou à surpeintures.

Les **skyphoi** ne sont jamais très abondants et leur présence numérique semble stable à toutes les époques (une dizaine par demi siècle), (**fig. 4,8**).

A noter, entre 480 et 425 la présence de plusieurs exemplaires de skyphoi "à la chouette" (8 exemplaires), (**fig. 4, 10**).

Entre 450 et 400 apparaissent les skyphoi de la Classe de Saint-Valentin (4 exemplaires).

Le **canthare** est une forme peu courante sur ce site et ne se retrouve que dans la deuxième

moitié du Ve s., représentée par des pièces de la Classe de Saint-Valentin, et, plus tard, dans le courant de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> s.

Les **bolsals** apparaissent timidement après 450 (1 ex.), mais ne sont bien attestés qu'à partir de 425 et jusque vers le milieu du IV<sup>e</sup> s.

Les **coupes à une anse** sont bien attestées entre 480-450 (7 ex.), (**fig. 4, 9**), mais diminuent dans la deuxième moitié du Ve s. (4 ex.). Au IV<sup>e</sup> s. leur présence est anecdotique (1 ex.).

Les **bols** ne sont pas très nombreux, mais ils sont toujours attestés et même leur nombre augmente avec le temps. La période pendant laquelle ils connaissent le plus grand succès est le IV<sup>e</sup> s., avec 27 exemplaires.

Les **plats** sont plutôt rares: 12 pièces en tout, parmi lesquelles 3 plats à tige du début du Ve s. (**fig. 4, 1 et 2**) et 3 plats à poissons de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> s.

**Petits bols** et **salières** semblent aller de pair: 13 exemplaires en tout, mais on notera que 6 pièces – soit presque la moitié – sont du deuxième quart du Ve s.

Pour ce qui concerne les **grands vases**, on observera qu'il s'agit en majorité de **cratères**, même si la présence de quelques **amphores**, voire d'un **dinos**, est assurée au moins pour le VI<sup>e</sup> s. Sur les 34 pièces répertoriées, 21 appartiennent au IV<sup>e</sup> s. et notamment au premier quart (11 ex.).

Il s'agit en général de cratères en cloche (**fig. 6, 2 et 4**), mais un ou deux cratères en calice ont pu être identifiés. Quelques cratères à colonnettes sont attestés pour le Ve s.

Les **vases fermés** comprennent des formes diverses: au moins 2 pélikés, 2 ou 3 lécythes

---

<sup>4</sup> D'après Sparkes, Talcott 1970 la coupe "inset lip" est encore attestée à Athènes au début du IV<sup>e</sup> s. Cette datation ne fait pas l'unanimité: en Ibérie il semble bien que la forme disparaisse avec la fin du Ve s. (Shefton 1982 et Sanmarti 1986, 158, note 17). La raréfaction de cette forme dans les niveaux du début du IV<sup>e</sup> s. de Béziers confirme au moins la tendance à la disparition, mais nous ne sommes pas sûrs qu'il s'agisse exclusivement de pièces résiduelles.

aryballiques et certainement quelques cruches (fig. 4, 12). Leur faible présence est stable pendant toute la période, mais avec une pointe dans le premier quart du IV<sup>e</sup> s.

La **lékanis** est rare: 2 exemplaires de la première moitié du IV<sup>e</sup> s. De même, on n'a que 2 exemplaires de **phiale** (fig. 4, 3), tous deux du premier quart du V<sup>e</sup> s.

Plus intéressante est la présence d'assez nombreuses **lampes** (34 exemplaires) dont la majorité (25 ex.) appartient au V<sup>e</sup> s. (Ugolini 1993a).

On voit bien que l'essentiel de la céramique attique concerne des vases à boire, toutefois leur proportion n'est pas constante.

Le **Tableau 2** montre l'écart existant entre vases à boire et vases pour consommer la nourriture: lorsque les premiers augmentent, les seconds diminuent. L'augmentation progressive des cratères semble aller de pair avec la diminution des vases à boire, ce qui surprend quelque peu. A partir de la première moitié du IV<sup>e</sup> s. on pourrait peut-être concevoir qu'il y ait eu importation de "services", puisqu'on peut compter environ 7 à 8 vases à boire pour un cratère, la proportion passant ensuite à environ 4 assiettes (ou bols) et 4 coupes pour un cratère, mais ce cas de figure ne semble pas pouvoir s'appliquer à la période antérieure. D'autre

part, le nombre relativement élevé de cratères importés au IV<sup>e</sup> s. est conforme au fait que le cratère en cloche a été très abondamment produit par les ateliers athéniens à cette époque et correspond à l'ensemble des importations vers l'extrême ouest, tant pour les sites ibères que dans la colonie grecque d'*Emporion* (Rouillard 1991, 163 s.).

Du point de vue de la fonction des vases retrouvés, il apparaît clairement que l'essentiel est constitué par la vaisselle de table et notamment par des vases à boire. La nécropole n'étant pas connue, manquent à l'appel toutes les formes à destination funéraire. Les quelques lécythes aryballiques attestés sont vraisemblablement des vases à onguents ou à huile.

L'importation des lampes attiques est un phénomène ancien: la majorité des lampes sont du V<sup>e</sup> s. et elles représentent alors 4% des vases attiques importés. La première moitié du IV<sup>e</sup> s. est marqué par un tassement (2%), mais pendant la dernière période la lampe est en progression (6%).

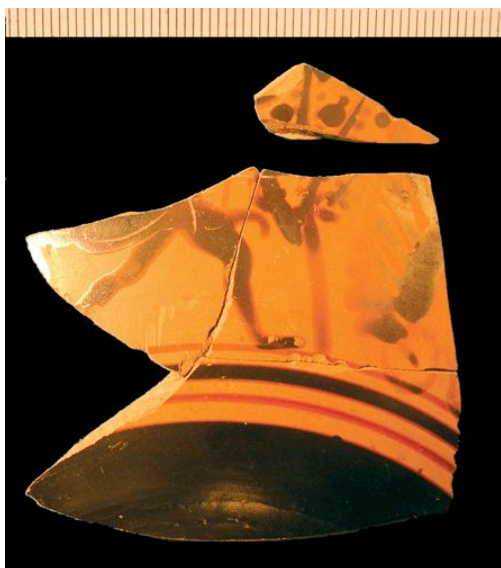
#### DES VASES RAREMENT INSCRITS, PEU RÉPARÉS, PEU RÉUTILISÉS

Les vases attiques portant des graffitis sont plutôt rares: il s'agit de signes incisés après cuisson. On peut mentionner seulement 3 tessons, tous appartenant au V<sup>e</sup> s.:

- sur une coupe à pied haut et à vernis noir du premier quart du V<sup>e</sup> s.: un A et un V (ou A et N) ligaturés (Jully 1983, 589);
- sur un skyphos du deuxième quart du V<sup>e</sup> s., qui portait une décoration figurée non conservée (fig. 4, 8), vers le fond on distingue un V et au-dessus 6 barres obliques;

	500-450	%	450-400	%	400-350	%	350-300	%
Gr.Vases	2	1,14	3	1,36	15	7,69	4	8,70
V.à boire	134	76,57	179	81,36	115	58,97	16	34,78
V.à manger	15	8,57	10	4,55	20	10,26	14	30,43
V.fermés	3	1,71	2	0,91	6	3,08	0	0,00
Petits vases	7	4,00	2	0,91	2	1,03	2	4,35
lampes	7	4,00	9	4,09	4	2,05	3	6,52
autres/indét.	7	4,00	15	6,82	33	16,92	7	15,22
<b>TOTAUX</b>	<b>175</b>	<b>100</b>	<b>220</b>	<b>100</b>	<b>195</b>	<b>100</b>	<b>46</b>	<b>100</b>

*Tableau 2. Distribution quantitative par catégories d'utilisation de la vaisselle attique de Béziers (calculée sur la base des 636 pièces datables par tranches chronologiques de 50 ans).*

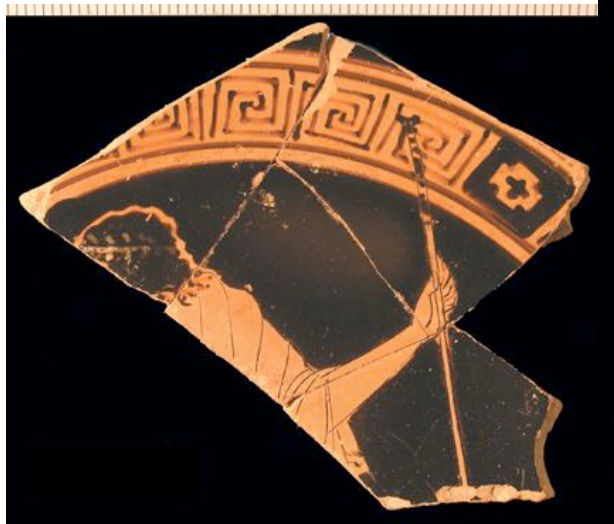


1

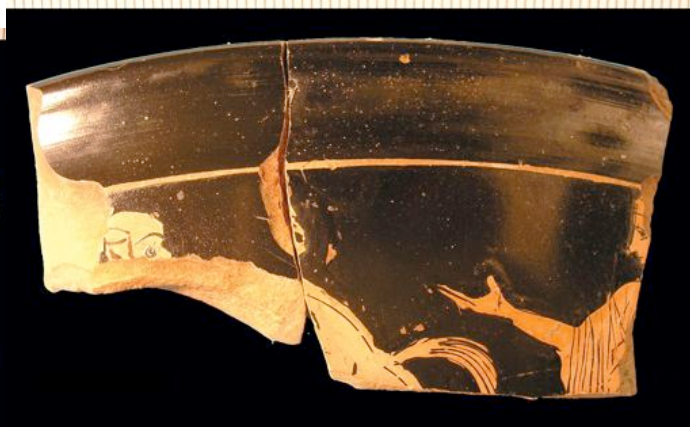


2

3



4



5. Vases attiques de Béziers.

1 : coupe-skyphos à figures noires (500-480) ; 2 : Vicup à figures rouges (480-450) ; 3 : coupe à pied haut à figures rouges (480-460) ; 4 : coupe "inset lip" à figures rouges (460-450) ; 5 : coupe à pied haut à figures rouges (vers 480). (Clichés C. Olive).

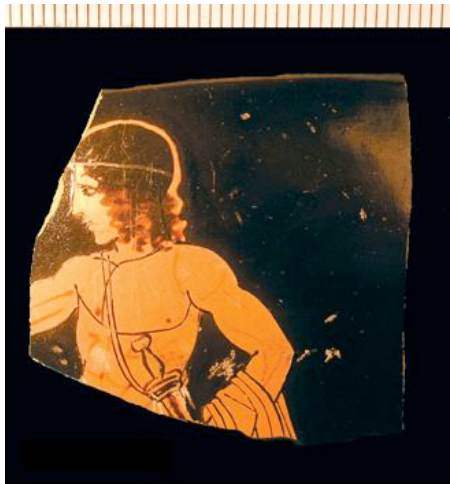


5

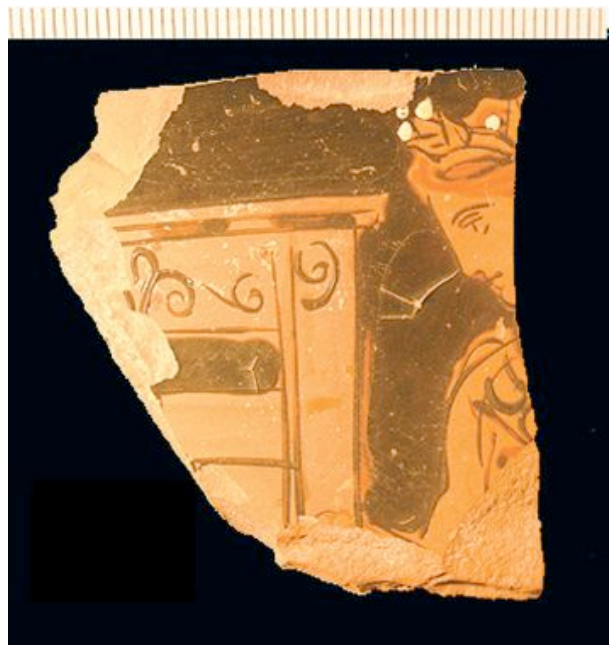
• sur un bord de cratère à colonnettes du Ve s. on peut distinguer un alpha et un gamma ligaturés (Ugolini, Olive 1991, fig. 6, 34).

Les signes du premier tesson (A et V ou A et N) pourraient abrégé un grand nombre de noms et correspondre à une marque qui se retrouve sur des vases datant entre 525 et le milieu du Ve s. En particulier, elle apparaît sur une coupe à vernis noir exhumée à Marseille (Johnston 1979, 90 et 194).

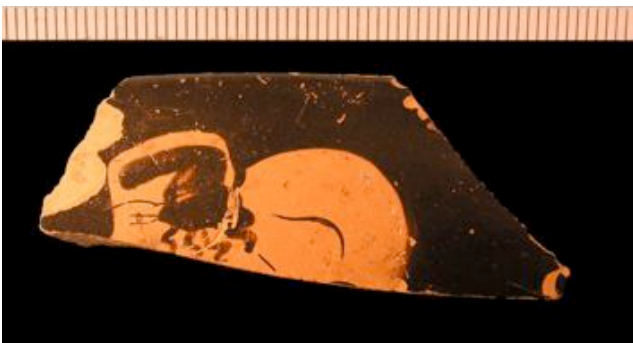
Les signes du troisième tesson, s'il s'agit bien d'un alpha et d'un gamma ligaturés, pourraient être une marque ionienne et ne correspondraient peut-être pas à un nom de propriétaire mais plutôt à un nom de marchand (Johnston 1979, 108 et 200).



1



2



3



4



5

**6. Vases attiques de Béziers.**

1 : coupe à courbure continue à figures rouges (450-425) ; 2 : cratère à figures rouges et surpeintures blanches (vers 400) ; 3 : coupe à courbure continue à figures rouges (425-400) ; 4 : cratère à figures rouges (400-380) ; 5 : coupe à courbure continue à figures rouges (400-350). (Clichés C. Olive).

Il est plus difficile d'interpréter les signes inscrits sur le skyphos.

Aucune lettre ne semble se rapporter à l'alphabet ibère.

Le vase attique ne semble pas avoir fait l'objet d'une valorisation particulièrement importante: seulement trois tessons (sur les 2201 catalogués) portaient des trous de réparation:

- un fond de coupe à pied bas du Ve s. (US 1072);
- un bord de coupe à courbure continue de la première moitié du IV<sup>e</sup> s. (US 394);
- un fragment de panse de forme et date indéterminées (IV<sup>e</sup> s. ?).

Parfois la pièce est utilisée même si elle est quelque peu ébréchée: c'est le cas notamment d'une lampe du Ve s. dont le bec est légèrement incomplet et dont les traces de suie couvrent la cassure.

Nous n'avons qu'un seul indice de réutilisation de fragments de céramique attique: il s'agit d'un fragment de fond d'un vase à vernis noir incisé (US 249), que son décor permet de dater du troisième quart du Ve s., découpé en rond pour en obtenir, vraisemblablement, un jeton de jeu.

#### DES IMPORTATIONS "DIFFÉRENTES" ?

Le répertoire des formes importées sur ce site permet de mettre l'accent sur de sensibles particularismes, mais les remarques qui suivent ne sont encore, bien évidemment, qu'indicatives, puisque le mobilier biterrois ne provient finalement que d'une seule fouille, le reste résultant de découvertes fortuites ou prélevé sans attention aux contextes archéologiques.

Certaines formes, ici assez courantes, sont plutôt rares ailleurs: c'est le cas notamment des Vicups et Acrocups, des coupes de la classe de l'Agora P 10359 et de Rhénée.

A titre d'exemple, à *Emporion* (Néapolis, d'après Rouillard 1991, Inv. raisonné) on ne trouve que 2 Vicups et 1 coupe de Rhénée. Pour le reste de la Péninsule Ibérique, Vicups et Acrocups sont

rarissimes (4 exemplaires en tout: Rouillard 1991, 167, note 83). En Afrique du Nord, elles ne semblent pas courantes non plus. Par contre, à Marseille les Vicups sont bien attestées pour le deuxième quart du Ve s. (rens. L.-F. Gantès), de même qu'à Saint-Blaise (Bouloumié 1992, 83 ss.: au moins 8 exemplaires) et se retrouvent, même si en nombre limité, aussi sur les autres sites du Languedoc-Roussillon (cf. July 1983 et, pour le Marduel, Py, Lebeaupin 1992, Tab.III, V et VII). En Sicile, la nécropole grecque de Naxos a restitué de nombreux exemplaires de Vicups (Rastrelli 1985, 326 ss.). A remarquer aussi la présence des Acrocups en Vénétie (Bonomi 1987a, 139, n° 665) et à Este où se rencontrent également des coupes de Rhénée (Favaretto 1976, 50 s.). Par ailleurs, à Saint-Blaise aussi sont attestées quelques coupes de la série de Rhénée (Bouloumié 1992, 90).

La coupe à tige n'est courante, à Béziers, qu'entre 500 et 450. Par la suite le relais est pris par les coupes à pied bas. Cela pose un problème délicat d'évaluation puisque, d'après les recensements de Rouillard 1991, *Emporion* ne serait pas dans le même cas (les coupes à pied bas seraient ici très peu représentées). Il faut cependant relever que les fouilles récentes restituent une image quelque peu différente: les coupes à pied bas semblent en réalité majoritaires au moins entre 425 et 350 (Sanmarti 1986 et 1988). Les mêmes observations valent pour Bessan-La Monédière, où d'après July 1983, le nombre total de ces coupes équivaldrait à peu près à celui des coupes à tige et la coupe à pied bas ne serait majoritaire qu'à la fin du Ve s. Les fouilles récentes (Nickels 1989) indiquent qu'en fait la coupe à pied bas est majoritaire tout au long du Ve s.

Il se pose donc, au moins pour un certain nombre de sites, un problème d'échantillonnage (le matériel provenant d'anciennes fouilles ne recoupant pas celui exhumé récemment) qui empêche de réelles comparaisons et qui peut conduire à de fausses conclusions. Ce que l'on peut dire actuellement c'est que le mobilier récupéré lors de fouilles menées selon des critères modernes semble nous orienter vers l'idée

que sur ces trois sites les coupes à pied bas sont prédominantes, ce qui trouverait un pendant exact à Arles (Rouillard 1992, 183: beaucoup de coupes de Castulo au Ve s.). A Ensérune (d'après July 1983) la situation serait encore une fois différente: les coupes à tige seraient nombreuses surtout dans le premier quart du IV<sup>e</sup> s., alors que celles à pied bas domineraient entre 425 et 400.

Les vases à vernis rouge intentionnel sont généralement peu répandus: à *Emporion* seulement on trouve un nombre comparable de fragments de vases en cette technique (d'après Rouillard 1991, 9; et à Marseille ?).

Une autre particularité est le nombre élevé de coupes à pied bas "inset lip" que l'on rencontre à Béziers pour le deuxième quart du Ve s.

En Gaule, environ 4 exemplaires sont connus pour la même époque à Saint-Blaise<sup>5</sup> (Bouloumié 1992, 90), 2 pièces sont attestées à Arles (Rens. P. Arcelin) et une coupe contemporaine provient de l'oppidum du Marduel (Py 1990, Doc. 157, n° 12) où toutefois la forme paraît plus courante dans la deuxième moitié du siècle (Py, Lebeaupin 1992, Tab. III, V, VII).

A *Emporion* cette forme n'apparaît que dans la deuxième moitié du Ve s. et encore récemment on croyait qu'elle était peu attestée puisqu'on n'en connaissait que 7 exemplaires (Rouillard 1991, Inv. raisonné). Toutefois les recherches récentes permettent désormais d'apprécier que la coupe de Castulo, le plus souvent à vernis noir, n'est pas du tout rare dans ce comptoir grec<sup>6</sup>. D'autre part, on sait que cette forme est très courante sur les sites ibères entre 450 et 400 (Rouillard 1991, 160 s.), qu'elle est bien

attestée à Carthage dans les niveaux du Ve s. (Morel 1983, 733), qu'elle apparaît dès 475-450 dans les sites de la Sardaigne punique (Madau 1987, 1988 et 1989) et dans ceux contemporains de la ville étrusque de Populonia, où elle arrive jusque vers 380 (Martelli 1981, 417).

A Béziers elle est en diminution très nette à partir de 450, date à laquelle elle devient vraiment très courante à Arles (Rens. P. Arcelin), mais quelques exemplaires pourraient véritablement appartenir au début du IV<sup>e</sup> s.

Parmi les coupes à pied bas, on peut souligner le nombre relativement élevé de pièces de la Classe Délicate arrivées à Béziers entre 450 et 380. Ces vases sont peu courants en Ibérie, avec l'exception d'*Emporion*<sup>7</sup>, et sont apparemment bien attestés à Marseille pour la même période (rens. L.-F. Gantès) et à Carthage (Morel 1983, 733).

Le skyphos est relativement peu représenté à Béziers (où on en compte moins d'une quarantaine au total), de même qu'à La Monédière de Bessan (d'après July 1973 et 1983 et Nickels 1989) et à Marseille (rens. L.-F. Gantès), alors qu'à Saint-Blaise il est complètement absent (d'après Bouloumié 1992). A Ensérune (d'après July 1983), le skyphos n'est pas très abondant non plus, mais la majorité des pièces appartient au premier quart du IV<sup>e</sup> s., lorsque la forme abonde en Espagne. A *Emporion* le skyphos est vraiment très courant, comme l'attestent les trouvailles anciennes (environ 160 pièces répertoriées dans Rouillard 1991, dont 63 datées du dernier quart du Ve s.) et récentes (Sanmarti 1986 et 1988), et encore davantage à Ullastret (Picazo 1977), où le skyphos est la

<sup>5</sup> L'absence de stratigraphie rend toutefois la datation de ces pièces mal assurée.

<sup>6</sup> Entre 6 et 10 exemplaires dans l'US 2012 (Sanmarti 1984, fig.17); 3 exemplaires dans l'US 7019 (Sanmarti 1986, 157 s.); 3 dans l'US 5012 (Sanmarti 1988, 115), 2 dans l'US 5015 (Ibid. 112). Rien que les trouvailles faites dans ces couches ont donc plus que doublé le lot des pièces emporitaines.

<sup>7</sup> D'après les relevés de Rouillard 1991 les coupes de la Classe Délicate semblent peu attestées à *Emporion*, mais les fouilles récentes montrent qu'en fait elles sont plutôt nombreuses: 2 ou 3 pièces dans l'US 7019 (Sanmarti 1986, 159); 8 fragments dans l'US 5018 (Sanmarti 1988, 102), 4 fragments dans l'US 5017 (Ibid. 105), 18 fragments dans l'US 5016 (Ibid. 107), 11 fragments dans l'US 5015 (Ibid. 112), 3 fragments dans l'US 5012 (Ibid. 115).

forme dominante. En Espagne toujours, quelques sites du Levant (notamment Cabezo Lucero) ont reçu un nombre élevé de skyphoi, surtout de la classe de Saint-Valentin (Aranegui Gasco 1990, 229).

En Afrique du Nord, à Carthage (Morel 1983, 733 s.), il s'agit d'une forme très largement appréciée et bien attestée dans les couches du Ve s., de même qu'à Kerkouane (Morel 1980, 71), où sont également présents les skyphoi à décor réservé et surpeint de la classe isolée par Picazo, Rouillard 1976, une classe bien répandue en Ibérie, mais peu en Languedoc, où on ne peut parler que de saupoudrage. Par contre, à Ruscino on en dénombre 44 (pièces ou fragments). La Sardaigne punique a également beaucoup utilisé le skyphos et là aussi sont présents des exemplaires attribuables à la classe de Picazo, Rouillard 1976 (Madau 1987, 86).

Y a-t-il une géographie du skyphos <sup>8</sup> ?

Autre nuance, les skyphoi à la chouette apparaissent à Béziers entre 480 et 425, alors qu'à Marseille ils ne sont pas attestés pour le moment (rens. L.-F. Gantès) et qu'à *Emporion* ils ne sont présents qu'à la fin du Ve s. Par contre, les 'glaukes' sont attestés dans le courant du deuxième quart du Ve s. à Populonia (Martelli 1981, 415) et à Adria dès le milieu du Ve s. (Bonomi 1987b, 67).

Parmi les formes moins courantes, notons la présence de trois plats à tige: pour ce qui concerne l'Ibérie toute entière, cette forme n'est connue qu'à *Emporion* (Rouillard 1991, 166), mais en Languedoc occidental elle est attestée aussi à Montlaurès (2 ex.) et à La Monédière de Bessan (3 ex.) et, en Provence, à Saint-Blaise (1 ex.: Bouloumié 1992, 98, n° 161).

Un autre phénomène intéressant est le nombre élevé de lampes attiques importées à Béziers. A *Emporion* on en connaissait moins de 20 jusqu'à

une date récente dont 5 antérieures à 480 et 2 de la première moitié du IV<sup>e</sup> s., les autres appartenant donc au Ve s. Les fouilles de ces dernières années ont permis d'augmenter sensiblement le lot et de préciser que les lampes attiques sont encore bien attestées pendant la première moitié du IV<sup>e</sup> s. <sup>9</sup>

Les 103 lampes attiques de Ibiza se datent en majorité entre 430 et 350. Le reste de la Péninsule Ibérique n'a reçu qu'un léger saupoudrage entre la fin du Ve s. et le milieu du IV<sup>e</sup> s. (Rouillard 1991, 171). En Languedoc-Roussillon les lampes attiques sont assez bien attestées sur plusieurs sites côtiers (d'après July 1983) et notamment à Ruscino (4, toutes antérieures – semble-t-il – à 480); à Montlaurès (4, antérieures à 480, 4 du Ve s. et 2 du IV<sup>e</sup> s.); à La Monédière de Bessan (une quinzaine de lampes attiques dont 1 du VI<sup>e</sup> s. et les autres du Ve s.). A Arles, les fouilles récentes ont amené la découverte d'une cinquantaine de pièces, datées entre la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> s. et le IV<sup>e</sup> s. (rens. P. Rouillard). A Marseille, la majorité des lampes publiées (Villard 1960: une cinquantaine de ioniennes à vernis noir et une quinzaine en pâte claire locale) appartient au VI<sup>e</sup> s., mais la lampe attique est régulièrement attestée, bien que peut-être en moindre mesure, aux siècles suivants dans la cité phocéenne (rens. L.-F. Gantès).

Il est clair que Béziers, avec ses 34 exemplaires en céramique attique (auxquels il faut ajouter les autres en vernis noir non attique, en céramique à pâte claire ou de cuisine, soit 12 exemplaires) est l'un des sites de Méditerranée nord-occidentale qui a reçu et utilisé le plus de lampes (sur la diffusion des lampes grecques dans le Midi: Ugolini 1993a).

Pour résumer, si on peut souligner que la céramique attique des Ve et IV<sup>e</sup> s. retrouvée à Béziers semble témoigner de quelques caractéris-

<sup>8</sup> Morel 1981, 307 notait déjà que notamment son espèce 4342 avait une diffusion essentiellement campanienne et sur le pourtour du Golfe du Lion, notamment à partir d'Ensérune vers la Catalogne.

<sup>9</sup> Sanmarti 1986, 161: 4 fragments datés du dernier quart du Ve s.; Sanmarti 1988: 11 fragments datés de la première moitié du IV<sup>e</sup> s.



tiques propres au site (périodes des arrivages, formes), il nous semble néanmoins important de noter qu'elle s'insère plutôt bien dans le panorama général des importations attiques du Midi de la France et surtout du Languedoc occidental.

La comparaison avec *Emporion* met en lumière que pratiquement toutes les formes attestées sur ce site le sont aussi à Béziers (sauf les vases funéraires), et en général en Languedoc. Ce qui varie énormément ce sont plutôt les pourcentages des différentes formes.

D'autre part, la comparaison – même rapide – avec les sites indigènes d'Ibérie souligne le fait que les sites du Golfe du Lion (qu'ils soient indigènes ou très fortement hellénisés) ont reçu bien plus de céramique attique et de façon bien plus diversifiée.

#### L'UTILISATION DE LA VAISSELLE ATTIQUE À BÉZIERS ET EN LANGUEDOC-ROUSSILLON

Il est assez difficile à l'heure actuelle de se faire une idée précise sur la place qu'occupait la céramique attique dans la vie quotidienne des oppida et autres sites de la région. Tout le monde est d'accord sur le fait qu'elle est ici particulièrement abondante, mais force est d'admettre que nous avons encore beaucoup de mal à mesurer cette abondance présumée.

Aujourd'hui, pour ce qui est des habitats majeurs, à l'exception de quelques fouilles récentes, nous avons des tessons ou des vases attiques en vrac, sans aucun contexte archéologique. Il est donc impossible de tenter des évaluations précises sur un mobilier qui a fait manifestement l'objet d'un tri. Il est en effet hautement vraisemblable qu'une bonne partie des fragments à vernis noir, autrefois considérés comme atypiques, aient été éliminés lors de la constitution des collections.

Le problème des comptages et du sens qu'on peut leur attribuer devient alors particulièrement délicat, comme en témoigne, même pour

*Emporion*, l'écart existant entre le mobilier "ancien" et celui issu des fouilles actuelles. D'autre part, tout rapport existant entre ces céramiques importées et la vaisselle courante – qui, toujours, constitue l'essentiel des vases utilisés – est perdu.

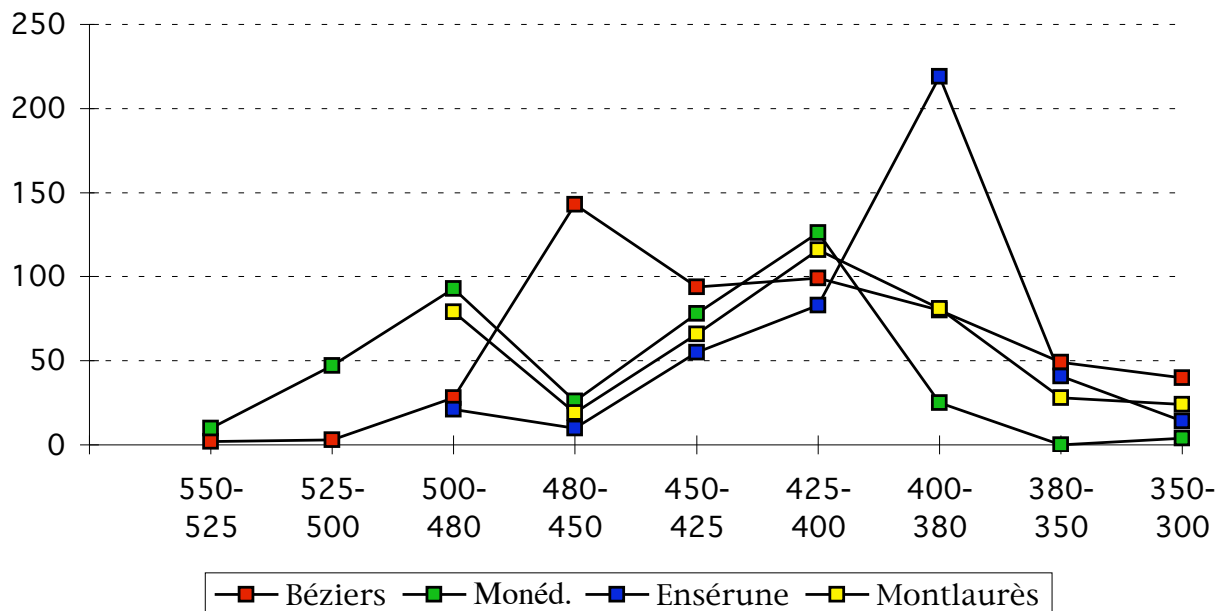
Ainsi sommes-nous incapables aujourd'hui d'évaluer la proportion de céramique attique importée sur un site aussi important qu'Ensérune, qui est pourtant celui qui a été le plus fouillé.

De plus, il demeure difficile d'apprécier les tendances générales du commerce des vases attiques dans cette région à cause de l'exploitation archéologique très inégale des sites languedociens.

Ainsi, Ensérune ayant été fouillé en grande partie, pouvons-nous considérer que les vases attiques exhumés et conservés représentent sinon la totalité de ceux qui ont pu arriver sur le site au moins un échantillonnage à peu près cohérent. Cela n'est pas le cas pour Montlaurès, où les fouilles ont été jusqu'à présent relativement réduites (?) en surface, mais où toutefois on a procédé depuis le siècle passé à des "ramassages" intensifs.

Bref, la base de données est disparate, ce qui implique qu'elle n'est peut-être pas véritablement fiable. En fait, nous sommes obligés de comparer des chiffres absolus, qui ne se rattachent à rien et cela est forcément dangereux. Ce problème est particulièrement crucial lorsque l'examen et la datation de la céramique attique provenant d'un site ne concordent pas avec les données de fouille. Deux exemples nous semblent particulièrement explicites:

- à La Monédière, d'après les relevés de J.-J. July (1973 et 1983) – basés essentiellement sur des fragments de collection –, on constate que le grand moment des importations attiques sur le site se place entre 425 et 400, alors même que les fouilles les plus récentes (Nickels 1989) ont mis en évidence l'absence presque totale de vestiges archéologiques pour cette fin du Ve s. Certes cela peut s'expliquer par le fait que les labours ont détruit les niveaux de cette époque,



7. Tendances des arrivages de vaisselle attique en Languedoc occidental exprimées en nombre d'individus (les données pour Ensérune et Montlaurès commencent arbitrairement entre 500 et 480).

ou alors que l'occupation de la fin du Ve s. ne couvrait pas tout le site, mais c'est quand même troublant;

- à Béziers, les comptages de ce même chercheur font apparaître que le plus grand nombre de vases attiques est arrivé sur le site entre 400 et 380, alors que le mobilier recueilli en fouille montre bien que ce moment se place entre 480 et 450. Encore une fois il faut évoquer les aléas des trouvailles: en effet, les anciennes découvertes biterroises sont toutes sporadiques et proviennent en général de travaux d'édilité qui n'ont que rarement touché les couches les plus anciennes de la ville.

Malgré ces réelles difficultés et ces lacunes, qu'il est prudent de garder à l'esprit puisque les recherches futures sont susceptibles de modifier en profondeur notre perception du phénomène, il n'est peut-être pas inutile de tenter des comparaisons qui n'auront forcément qu'une valeur provisoire.

D'autre part, cet essai fournit le prétexte pour une approche de la céramique attique, que trop

souvent on a encore tendance à considérer comme un témoignage de l'hellénisation des sites du Languedoc occidental et du Roussillon.

Si nous devons nous en tenir aux chiffres absolus (**fig. 7**), on voit qu'Ensérune a reçu moins de céramique attique que les trois autres sites, sauf pendant une très courte période. En considérant l'ampleur des recherches de terrain, on pourrait en conclure que, contrairement à l'opinion générale, Ensérune n'a pas été un site particulièrement riche en céramique attique. Mais, bien sûr, la prudence est de règle.

Pour Montlaurès et pour La Monédière l'évaluation n'est pas facile non plus. On sait que Montlaurès a fait l'objet de recherches assez intenses depuis plus d'un siècle et que les ramassages de surface ont été systématiques. Toutefois, les fouilles récentes semblent indiquer que, proportionnellement, la céramique attique est très rare dans les couches datées de la première moitié du Ve s.: 0,55% des fragments de vaisselle (amphores exclues: cfr. Ugolini, Pezin 1993 <sup>10</sup>).

<sup>10</sup> Il s'agit toutefois d'estimations encore provisoires. Les fouilles étant en cours depuis peu, il est possible qu'à l'avenir les découvertes amènent à des révisions importantes.

Que faut-il en conclure ? Y en avait-il réellement peu ? ou alors a-t-elle été en grande partie ramassée en prospection parce que remontée par la charrue et facile à reconnaître ?

Le site de La Monédière a fait l'objet de recherches intenses depuis sa découverte en 1934 <sup>11</sup>. D'après les fouilles menées par A. Nickels, qui sont les seules à avoir été publiées de manière exhaustive, il apparaît que la céramique attique était effectivement abondante dans les couches du Ve s. et notamment entre 475 et 425 (14,09% de moyenne <sup>12</sup>).

Certes, nous ne sommes pas au niveau des pourcentages rencontrés à Marseille ou à *Emporion*, qui étaient des ports importants, mais on voit que La Monédière (qui a pu avoir un débarcadère) reflète réellement une certaine richesse – et peut-être un rôle de redistribution <sup>13</sup> –, alors que Montlaurès ne semble pas être dans le même cas, ainsi qu'Ensérune, pour lequel nous restons toutefois dans le doute.

On peut quand même s'étonner qu'à La Monédière la "période des maisons grecques" ne corresponde pas, en fait, à un moment de particulière abondance de la céramique attique (cf. note 12).

A Béziers, la céramique attique constitue moyennement, au Ve s., un peu plus de 6% des fragments de vaisselle. Dans les couches bien datées du deuxième quart du Ve s., ce pourcentage est généralement de l'ordre de 10 à 15%: on peut donc dire que la courbe ascen-

dante constatée pour cette période correspond réellement à un accroissement de la vaisselle attique sur le site.

La majorité des vases servent à boire. Toutefois, sur ce site on ne boit pas que dans des coupes attiques: la fabrication locale de produits à cet effet est certaine et, d'après des estimations récentes (Ugolini, Olive 1991, Tabl. VIII), il apparaît que les vases attiques représentent environ un tiers du service à boire, le reste étant assuré par des vases gris monochromes ou à pâte claire.

La présence de cratères en pâte claire explique peut-être que cette forme en céramique attique – souvent décorée et donc coûteuse (?) – soit pendant tout le Ve s. relativement rare. Les cratères attiques ne seront vraiment courants que dans le premier quart du IV<sup>e</sup> s., lorsque la production est très standardisée, la décoration médiocre, l'offre certainement abondante et par conséquent le coût moindre.

De même, la rareté des formes fermées, comme les cruches, pourrait s'expliquer par la fabrication locale de pièces en pâte claire qui substituent avantageusement les vases grecs <sup>14</sup>.

Selon la même logique, il est remarquable qu'à Béziers on ait exhumé un nombre relativement important de coupes à une anse et d'assiettes ou plats attiques, alors que les ateliers locaux fabriquaient ces formes en grande quantité, tant en pâte claire qu'en grise monochrome. Par contre, si des lampes en pâte claire sont attestées, il apparaît que c'est surtout la lampe

---

<sup>11</sup> Des prospections et 15 sondages ont été effectués par J. Coulouma, mais il est impossible de savoir aujourd'hui quelle surface ont affectée ces recherches. En 1955, J. Giry a entrepris des recherches étendues; en 1960 H. Gallet de Santerre faisait un sondage et en 1970 J.-J. Jully faisait encore 2 sondages et des prospections. Pour terminer, les fouilles d'André Nickels en 1972 et 1974 ont intéressé une surface d'environ 300 m<sup>2</sup>.

<sup>12</sup> Comptages établis d'après Nickels 1989, amphores exclues: 3489 tessons entre 550 et 500 à l'intérieur desquels la céramique attique ne représente que 0,17%; 1301 tessons entre 500 et 475 où l'attique est encore très faiblement représentée avec un taux de 0,76% et 1242 tessons entre 475 et 425 avec une proportion d'attique de 14,09%.

<sup>13</sup> Comme cela a été envisagé par Nickels 1989, 118 et par Bats 1992, 271, qui considère La Monédière comme une *gateway community*.

<sup>14</sup> Le phénomène a été observé aussi dans les productions de pâte claire massaliète: Bats 1987, 210.

attique qui a été achetée et utilisée à Béziers aux Ve-IV<sup>e</sup> s.

Bref, si la panoplie domestique biterroise semble bien se rapporter à des usages grecs ou fortement hellénisés<sup>15</sup>, la céramique attique n'a qu'un rôle secondaire: on achète surtout des vases utilitaires à vernis noir, d'usage quotidien et peu de vases décorés, soit parce qu'ils n'arrivent qu'en quantité réduite et/ou sont chers, soit parce qu'ils n'intéressent pas.

Les vases attiques qu'on pourrait qualifier de luxe, c'est-à-dire à décor figuré de qualité, sont ici relativement peu nombreux, ce qui semble être la règle sur tous les habitats contemporains, indépendamment de leur composition ethnique.

La comparaison avec d'autres sites est, à ce niveau et dans l'état actuel de la documentation, un exercice difficile. Les seules données exploitables sont fournies par les sites de Montlaurès et de La Monédière pour le Languedoc et du Port à Salses pour le Roussillon.

Pour Montlaurès (Ugolini, Pezin 1993), si la présence de céramique attique du Ve s. en stratigraphie semble plutôt modeste, on peut souligner que la céramique à pâte claire n'offre, en fin de compte, que des formes pour le stockage: ici les coupes sont rares et les cruches rarissimes. Quant au répertoire en grise monochrome, on y décèle surtout des plats à marli et autres assiettes ou coupes. La céramique non tournée fournit encore toute la vaisselle de cuisine et une bonne partie de celle de table (notamment des coupes).

En d'autres termes, malgré un faciès céramique très influencé – du point de vue des formes

attestées en grise monochrome – par la proximité des Grecs, il n'en demeure pas moins que le service de table de Montlaurès n'est pas vraiment – ou pas complètement – “hellénisé” pour ce qui concerne sa composition. Ici, les cratères sont presque absents, les cruches très rares et les coupes à boire ont des formes souvent de tradition indigène, sans compter le fait que toute la vaisselle de cuisine est encore non tournée.

Dans le mobilier du Port, à Salses (Ugolini, Pezin 1993), la présence de céramique attique est anecdotique: en fait on n'en a pas utilisé. Comme pour Montlaurès, le faciès céramique témoigne de rapports précis avec le monde grec par l'adoption massive de la céramique grise monochrome et, parmi les formes, notamment celle du plat à marli, et où les vases à boire sont très nombreux, bien que souvent encore de tradition locale. Mais, beaucoup de coupes sont encore en céramique non tournée et la céramique à pâte claire (tant ibérique que pseudo-ionienne) est pratiquement absente.

Malgré des différences importantes, pour le Port s'impose la même conclusion que pour Montlaurès: nous avons affaire à des influences grecques, mais il est difficile de parler d'hellénisation des manières de table.

Quant à La Monédière, c'est le seul site, pour le moment, que l'on puisse véritablement comparer à Béziers et même qui présente pour le Ve s. une plus grande abondance de céramique attique. Le mobilier des fouilles (Nickels 1989) montre clairement que l'essentiel des vases attiques importés sont à vernis noir et que, pour ce qui est des formes, l'essentiel sont des coupes à pied bas du type de Castulo ou à courbure continue. Cette constatation est en très nette

---

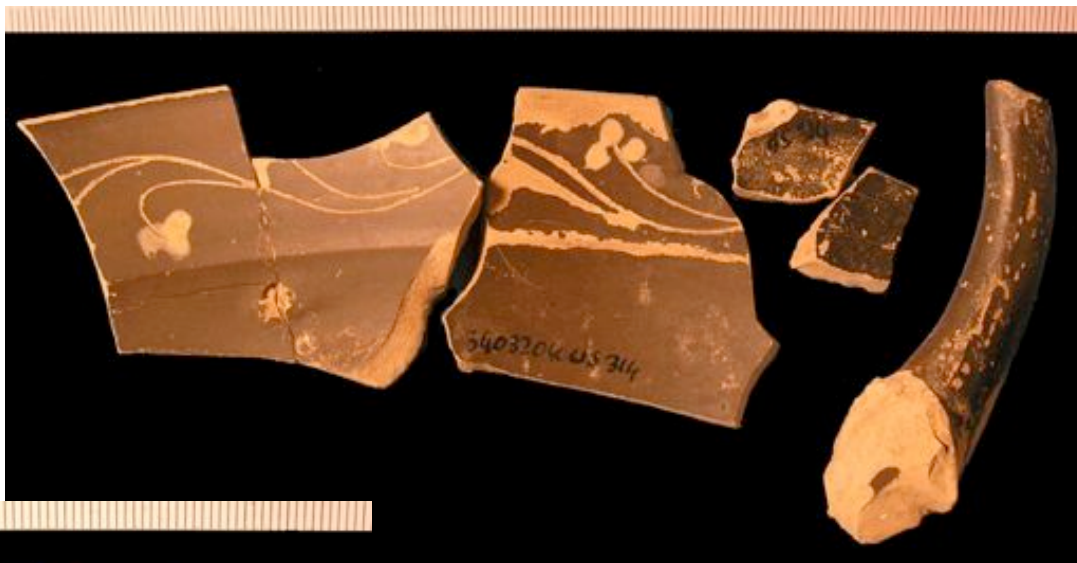
<sup>15</sup> Selon le modèle proposé par Bats 1988, mais avec une réserve pour ce qui concerne les céramiques tournées de cuisine qui ne correspondent pas aux formes considérées comme “grecques” par ce chercheur.

contradiction avec le faciès attique qui apparaît des relevés de July 1973 et 1983 et souligne le danger que présente le mobilier de collection, souvent sévèrement trié ...<sup>16</sup> Du point de vue de la composition du service de table, les ensembles dont on dispose sont relativement limités, mais on peut néanmoins voir que, comme à Béziers, on consomme la nourriture dans de la vaisselle grise monochrome ou en pâte claire, on dispose de coupes à boire et de cruches en pâte claire et de cratères en grise monochrome et peut-être en pâte claire (Nickel 1989, fig. 25, n° 27) et, ici, on cuisine en grande partie dans des pots tournés.

Ces quelques remarques sur la composition des services de table de ces différents sites mettent l'accent sur le fait que la plus ou moins grande abondance de céramique attique ne constitue pas, en soi, un élément à l'appui de l'hellénisation.

Certains sites en ont reçu en proportion relativement élevée et l'ont utilisée couramment, dans le cadre d'une panoplie domestique aux caractéristiques très fortement hellénisées: c'est le cas de Béziers et de La Monédière. D'autres sites en ont reçu très peu, c'est le cas du Port à Salses, mais aussi d'Agde. Or, le premier est un site indigène et le second un site grec...

8. Vases attiques de Béziers avec décors surpeints. 400-350 av. J.-C. (Clichés C. Olive).



D'autres sites encore, selon la tradition, en ont reçu "beaucoup" (mais par rapport à quoi ?) et l'ont utilisée dans le cadre d'habitudes domestiques non proprement hellénisées, comme Montlaurès et vraisemblablement Ensérune.

Ainsi, si on ne peut pas savoir de quelle façon ni par quels intermédiaires Béziers recevait sa

<sup>16</sup> La publication récente de lots de mobilier exhumés à Emporion permet d'ailleurs de confirmer qu'il y a un écart souvent important entre le mobilier de collection (et/ou provenant des nécropoles) et celui que restitue une fouille en habitat. Par ex., l'US 7019 d'Emporion (Sanmarti 1986, 152) comprenait 555 fragments attiques correspondant à 134 vases dont 123 sont à vernis noir, soit plus de 90%. Il en résulte que, même dans ce site grec pourtant réputé pour avoir reçu très peu de vases à vernis noir, l'essentiel de la vaisselle attique semble bien être à vernis noir. Il reste le problème de la situation extra muros de l'US 7019: en d'autres termes, faut-il considérer que l'abondance de vernis noir est liée à la présence de consommateurs indigènes ? Les résultats obtenus lors d'autres fouilles ampuritaines (Sanmarti 1988) – toutes périphériques, il est vrai – semblent toutefois confirmer ces données.

céramique attique, on peut au moins dire qu'elle faisait partie de la vaisselle d'utilisation courante et qu'elle était peut-être simplement plus exotique, mais certainement non précieuse.

Le même discours vaut apparemment pour La Monédière, mais peut-être pas pour d'autres sites comme Ensérune ou Montlaurès. Pour ces habitats il demeure difficile de mesurer le rôle exact, au quotidien, de cette vaisselle importée. Sa présence semble malgré tout plutôt limitée et, d'autre part, si les indigènes ont adopté des techniques et des formes des répertoires grecs, on n'a pas l'impression qu'ils aient voulu reproduire fidèlement le modèle du repas à la grecque, alors qu'ils avaient tous les moyens pour le faire.

Quant au modèle de vie que la céramique attique est sensée véhiculer et que les indigènes sont sensés comprendre ou pas et assumer ou

pas, toute considération nous semble prématurée dans l'état actuel de la documentation <sup>17</sup>.

## LES COURANTS COMMERCIAUX

A Béziers, la céramique attique du VI<sup>e</sup> s. est rare: moins de 10 vases sur un siècle, mais on pense aujourd'hui qu'il n'y a pas eu de véritable habitat à cette époque. Ces quelques trouvailles (toutes anciennes et dont le contexte archéologique est invérifiable, voire douteux) pourraient éventuellement être rapportées à des présences humaines non continues sur un site encore non structuré (Ugolini, Olive 1987). Il est donc vain pour le moment de vouloir à tout prix les rattacher à un quelconque courant commercial.

En fait, les importations attiques (ainsi que toutes les autres) ne démarrent que dans le premier quart du Ve s., date à laquelle nous

---

<sup>17</sup> Ainsi, il se peut qu'à Ensérune le fait de déposer les cendres du défunt dans un cratère et de l'accompagner par d'autres vases attiques du service à boire soit l'indice "d'un rapport à l'hellénisme perçu presque exclusivement comme la civilisation du vin et du symposion communautaire" (Laurens/Schwaller 1987, 392), mais on peut aussi envisager d'autres éventualités. Des réserves ont d'ailleurs été exprimées (Dietler 1992, 406 note 4 et Brun 1992, 394) à propos des services à banquet déposés dans les tumuli hallstattiens, pour lesquels on peut sans doute faire l'économie de l'hypothèse d'une influence hellénique. De plus, rien n'indique à l'heure actuelle que l'indigène d'Ensérune avait la possibilité de choisir parmi les vases attiques proposés par les marchands (dans ce sens déjà Bats 1987, 212 ss.). Le faciès de la céramique attique importée à Ensérune aux IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s., qui apparaît notamment dans les contextes funéraires – joint à beaucoup d'autres éléments (Ugolini 1993) – met l'accent une fois encore sur les rapports étroits qui se sont créés dès le IV<sup>e</sup> s. entre ce site (et certainement bien d'autres du Languedoc occidental et du Roussillon) et le monde ibérique. Or, on sait qu'au IV<sup>e</sup> s. l'activité punique s'est considérablement développée en Ibérie et l'on sait aussi que très couramment les Puniques engageaient des mercenaires ibères et même celtes. Aristote (Pol. VIII, 2) nous dit que le pouvoir du "roi" punique s'appuyait sur les "syssities", sortes de collèges ou de confréries dont la solidarité se manifestait par des banquets (Lancel 1992, 132). Il est possible que les mercenaires aient connu ces pratiques, directement ou indirectement, et que le service à vin des tombes de guerriers d'Ensérune soit davantage un symbole du pouvoir qu'impliquait la participation au banquet sémitique qu'un indice du *symposion* grec. Encore, Poseidonios, à la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., décrit avec force détails le banquet celtique, caractérisé par une disposition en cercle des convives – parés de leurs armes – selon leur rang social. La boisson était consommée à partir d'un vase unique, auquel chacun s'abreuvait par de petites mais fréquentes gorgées. Là encore, l'utilisation fréquente dans les tombes d'Ensérune, en tant qu'urne cinéraire, du canthare à pucier suscite quelques perplexités. La forme de ce vase est celle typique du canthare – c'est-à-dire celle d'un vase à boire –, mais sa taille importante la rapproche du cratère – c'est-à-dire du vase que les Grecs utilisaient pour mélanger le vin à l'eau –. Déposer les cendres du guerrier défunt dans ce vase particulier pourrait alors être interprété comme le témoignage de la fusion symbolique du mort et de la communauté des vivants, à travers ce vase qui serait dans ce cas fortement connoté comme communautaire. Bref, les possibilités sont multiples et, pour le moment, la distinction est difficile à faire. Sur le rôle social, communautaire et politique de la consommation d'alcool auprès des civilisations traditionnelles, voir Dietler 1992.

tendons à placer, sinon une fondation, au moins l'arrivée d'un important groupe humain, dont l'installation apparemment urbaine est en cours au moins dès 480/470.

On assiste alors à une “explosion” de céramique attique: si pour le premier quart du Ve s. nous avons moins d'une trentaine de pièces, elles seront 141 pour les 25 ans suivants. L'augmentation est donc très rapide, mais déjà dans la deuxième moitié du Ve s. s'amorce une baisse relative, mais irréversible, qui sera très marquée au IV<sup>e</sup> s.

Si nous comparons avec Marseille (d'après Gantès 1992, fig.3), entre 525 et 500 les vases attiques représentent 25% de la vaisselle (amphores exclues); entre 500 et 475 env. 16%; entre 430 et 400 ce taux passerait à son niveau le plus haut, soit 42%<sup>18</sup>, et redescendrait ensuite, de 400 à 275, en passant de 30% à 4%.

Sans vouloir trop se raccrocher à ces pourcentages, toujours susceptibles de variations importantes, on peut néanmoins dire aujourd'hui qu'il y a eu énormément de céramique attique à Marseille au Ve s., de même qu'à *Emporion*.

Entre ces deux pôles majeurs, le Languedoc occidental est traditionnellement considéré comme un des domaines prioritaires du commerce emporitain.

Le graphique de la **fig. 7**, établi exclusivement à partir des céramiques datables sûrement par tranches de 25 ans d'après les relevés de July 1983 pour les habitats d'Ensérune<sup>19</sup>, Montlaurès et La Monédière et d'après nos propres comptages pour Béziers, montre que la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> s. est une période de croissance pour tous les sites. Cette période culmine vers 480, date à partir de laquelle les sites connaissent une chute brutale de leurs im-

portations, avec l'exception de Béziers, qui témoigne par contre d'une particulière abondance.

La deuxième moitié du Ve s. est en général de nouveau une période de croissance, sauf à Béziers où on constate une récession suivie d'une stagnation. Le IV<sup>e</sup> s. est marqué par de profondes différences entre ces 4 sites. La Monédière étant quasiment abandonnée, la courbe des importations attiques est en chute libre. Béziers et Montlaurès se trouvent dans une phase de sérieux et progressif ralentissement.

Le site exceptionnel pour le premier quart du IV<sup>e</sup> s. est Ensérune où les importations attiques augmentent alors de façon tout à fait spectaculaire, mais il s'agit d'un feu de paille, puisque dès 380 la courbe d'Ensérune rejoint, à la baisse, celle des autres sites.

Si ces quatre courbes nous permettent de saisir dans ses grandes lignes le phénomène général des importations attiques en Languedoc occidental, elles sont loin de nous renseigner sur son ampleur, certainement différente pour chaque site.

En ce qui concerne le problème du vecteur de la céramique attique, il est désormais difficile pour le Languedoc occidental – et donc pour Béziers – de se tourner exclusivement vers *Emporion*. Il faut envisager d'autres possibilités.

Du point de vue de la vaisselle attique, on a vu que Béziers appartient bien au Languedoc occidental, malgré quelques différences et que la région ne présente pas exactement le même faciès qu'*Emporion*, ni celui des sites ibériques, autour d'*Emporion* et au-delà.

Mais, tenter de généraliser est périlleux. En effet, un site comme Le Port, aux marges septentrionales du Roussillon, vient contredire le postulat précédent. Ici, au Ve s., ne sont arrivées que des coupes “de Castulo” et peut-être

<sup>18</sup> D'après ses travaux les plus récents, L.-F. Gantès estime que ce pourcentage est trop élevé et qu'il faudrait le ramener à 20 ou 25%. Nous le remercions pour ces précisions.

<sup>19</sup> D'après les recherches récentes entreprises par C. Dubosse sur la céramique attique d'Ensérune, il apparaît que les comptages effectués par July 1983 ne sont pas exhaustifs (Séminaire du 25 novembre 1993 à Aix-en-Provence). Il faudra donc considérer avec précaution les conclusions auxquelles amène la liste établie par ce chercheur.

une ou deux coupes à vernis rouge intentionnel, mais tout cela en très petite quantité. Cette 'pauvreté' concorde parfaitement avec ce que l'on a pu observer sur bon nombre de sites indigènes d'Ibérie (Rouillard 1991, 160 ss.). Le Port apparaît donc comme le reflet d'un approvisionnement en céramique attique d'origine péninsulaire, ce que confirme d'ailleurs la présence élevée et quasi exclusive d'amphores ibéro-puniques (Ugolini, Pezin 1993).

Pour La Monédière, où le mobilier amphorique représente entre 475 et 425 environ 65% des fragments recueillis et où l'amphore de Marseille constitue, pour la même période, environ 70% du mobilier amphorique, on est tenté de dire que l'augmentation de la céramique attique va de pair avec le commerce massaliète. Mais, quelques kilomètres plus à l'ouest, le cas de Béziers est beaucoup moins clair. En effet, entre 470/460 et 450/440 environ, on a pu constater que les amphores ibériques ont été légèrement majoritaires en nombre de fragments <sup>20</sup>. On pourrait alors lier l'augmentation d'attique au commerce péninsulaire, peut-être, comme on le pense généralement, par l'intermédiaire d'*Emporion*, où la céramique attique connaît au même moment une phase ascendante. Seulement, on l'a vu, il est embêtant que des sites comme Montlaurès ou Ensérune ne soient pas alignés sur la même tendance, alors que l'on sait que, au moins à Montlaurès, les amphores ibéro-puniques prédominent dans les niveaux de la première moitié du Ve s. (Ugolini, Pezin 1993).

Par contre, la deuxième moitié du Ve s. est à Béziers une période d'affirmation du commerce amphorique massaliète, mais, du point de vue de la céramique attique, il s'agit d'une période de récession. En fait, on a l'impression qu'il y a un rapport très précis entre amphores massa-

liètes et grecques en général et céramique attique, mais il s'agirait plutôt d'une opposition: lorsque les premières augmentent la deuxième diminue...

Cela ne simplifie pas les choses, mais il est intéressant de constater qu'à *Emporion* existe ce même rapport inversé: en effet, il semble bien que sur ce site la masse des amphores grecques (massaliètes et autres) diminue progressivement tout au long du Ve s., pour atteindre son niveau le plus bas à la fin du siècle et pour augmenter de nouveau dans le premier quart du IV<sup>e</sup> s. <sup>21</sup> Ce mouvement est exactement opposé à celui de la céramique attique qui, elle, augmente tout au long du Ve, atteint son maximum à la fin du Ve s. et diminue par la suite.

Parallèlement, la masse des amphores de modèle punique (ibériques, carthaginoises, ébusitaines, tagomago) – toujours très largement majoritaire à *Emporion* – suit une courbe opposée à celle des amphores grecques et qui s'adapte parfaitement à celle des importations attiques.

Cela amène à dire, en quelque sorte, que la céramique attique arrive à *Emporion* et en Ibérie non pas (ou non seulement) par le canal grec, mais (aussi et peut-être surtout).... par le(s) canal (canaux) ibérique(s) ou peut-être punique(s) (nous donnons à ce terme le sens le plus large possible).

Cette dernière hypothèse est ancienne et certains chercheurs l'envisagent à nouveau depuis quelques années (Sanmarti J. 1990, 177), mais elle n'est pas retenue par tous <sup>22</sup>. L'idée n'a finalement rien de choquant puisqu'on sait aujourd'hui que même en Afrique du Nord la céramique attique n'a pas disparu après la bataille d'Himère (Morel 1969, 499 s., Morel 1980 et Morel 1983) et ne contredit pas le fait qu'*Emporion* a reçu davantage de céramique

<sup>20</sup> Ugolini, Olive 1990, 122, fig.2: les comptages avaient été effectués sur le nombre de tessons. La prise en compte des individus permet de réduire l'écart.

<sup>21</sup> De Sanmarti 1990, fig. 1 on peut extraire que les amphores grecques représentent 25% du mobilier amphorique entre 500 et 475; 13,72% entre 475 et 450; 11,27% entre 450 et 400 et 19,61% entre 400 et 375.

<sup>22</sup> Contra, mais avec des nuances: Rouillard 1991, 228 ss., qui ne retient que la possibilité d'une "participation d'intermédiaires puniques dans les circuits commerciaux diffusant la céramique grecque" (p. 232) en Ibérie.



attique que tout autre site d'Ibérie, plus tôt qu'ailleurs et des vases de meilleure qualité, ni le fait que le comptoir phocéén ait pu jouer un rôle important dans la redistribution auprès des communautés indigènes.

Il reste à savoir si la redistribution emporitaine a été la seule d'origine péninsulaire à atteindre le Languedoc occidental ou si le(s) canal (canaux) punique(s) ou ibérique(s) ont pu opérer de façon indépendante.

Quoi qu'il en soit, les situations ont été certainement moins tranchées et moins nettes de l'image peut-être schématique que l'on a tendance à s'en faire, comme en témoignent d'ailleurs très clairement les chargements hétéroclites des épaves (El Sec et autres). Il n'en demeure pas moins qu'au moins jusqu'à l'Orb la masse amphorique est dans l'ensemble en majorité massaliète au Ve s. et encore plus au IV<sup>e</sup> s. La tendance s'inverse à l'ouest du fleuve, où l'on trouve en majorité des amphores ibéro-puniques (Ugolini, Pezin 1993).

Il faut sans doute envisager, pour cette région, un approvisionnement diversifié et peut-être, pourquoi pas, en partie autonome.

Ici, le réseau massaliète et le(s) réseau(x) "ibéro-punique(s)" ont eu à compter aussi avec le trafic étrusque, encore assez fort au moins dans la première moitié du Ve s. Pour Béziers, la seule courbe d'amphores qui puisse grossièrement se calquer sur celle de l'attique est justement celle

des amphores étrusques (Ugolini, Olive 1990, 122, fig. 2), qui sont plutôt nombreuses sur le site jusque vers 450 (env. 20% des amphores). Si au Ve s. le commerce étrusque a peu touché la Péninsule Ibérique, *Emporion* comprise (Sanmarti 1990, fig. 1 et Sanmarti 1990b, fig. 1), le Languedoc occidental semble avoir été plus favorisé (Passelac 1990, fig. 4) et il n'est donc pas impossible qu'une partie au moins de la céramique attique importée dans la région ait accompagné les amphores étrusques <sup>23</sup>.

Deux des trois graffitis sur céramique attique identifiés à Béziers, du Ve s., peuvent peut-être fournir quelques indices.

L'aire de diffusion concernée par les vases portant inscrits les signes AV ou AN est essentiellement l'Etrurie pour les vases à figures noires, alors que les vases à figures rouges se concentrent en Sicile (Syracuse, Camarina, Agrigente et Sélinonte: c'est-à-dire des villes côtières de l'ouest et du sud de l'île, qui – on le sait – ont toutes eu des rapports étroits, bien que d'ordre différent, avec le monde punique, mais aussi, à l'époque archaïque, avec le monde étrusque <sup>24</sup>), à Capoue, à Gravisca, à Adria et sur un vase à vernis noir de Marseille. Le second graffito (alpha et gamma), beaucoup plus rare, ne se retrouve qu'à Vulci et en Campanie du Nord (Capoue et Nola <sup>25</sup>) (Johnston 1979, 90 et 108). Il est alors tentant – et peut-être téméraire – de considérer le premier comme résultant d'un commerce de relais (massaliète ?, étrusque ?),

---

<sup>23</sup> Depuis bientôt 20 ans on sait que le commerce amphorique étrusque a continué de s'exercer dans le Midi, même si à échelle réduite, tout au long du Ve s. et même du IV<sup>e</sup> s. (Py 1974 et 1985). A Béziers, entre la fin du Ve s. et le début du IV<sup>e</sup> s., on a encore un taux de présences relativement élevé: env. 8 % (Ugolini/Olive 1990, fig. 2), qui trouve un pendant précis à La Monédière (Nickels 1989, fig. 50, 5). Malheureusement nous ne pouvons pas vérifier dans le détail si tous les autres sites occidentaux présentent à peu près les mêmes tendances, mais un site comme le Mont-Garou, en Provence, qui présente 25 à 27% d'amphores étrusques à la fin du Ve s., alors qu'au début du même siècle elles ne constituaient que 10 à 15% (Arcelin 1982, 119), permet de mettre l'accent sur une vitalité certaine, bien que peut-être non systématique et non généralisée, du commerce étrusque vers le Midi encore à une date avancée, au moment-même ou l'expansion commerciale massaliète bat son plein.

<sup>24</sup> Au moins pour ce qui est de Syracuse, Camarina et de Sélinonte: Gras 1985, 477 ss.

<sup>25</sup> Ces deux villes apparaissent toujours dans les listes des villes concernées par le commerce étrusque archaïque: Gras 1985, 502 ss.

probablement suite à une médiation en terre étrusque ou en Sicile<sup>26</sup>. Par contre, le deuxième graffito indiquerait une activité uniquement étrusque.

Bref, si les amphores étrusques arrivent en Languedoc au Ve s., elles peuvent très bien ne pas arriver seules. C'est d'ailleurs ce que suggère – au moins à Béziers – la présence de pièces en bronze qui sont vraisemblablement des produits étrusques, justement, du Ve s. (Ugolini, Olive 1991, 187, fig. 31, n°14 et 29; fig. 32 et fig. 33, n°10).

D'autre part, les enquêtes menées sur la présence de céramique attique en Etrurie montrent que si les villes côtières méridionales en reçoivent moins dans le deuxième quart du Ve s. – une conséquence directe de la bataille de Cumès en 474 –, Vulci reste quand même le centre qui en a reçu le plus tout au long du Ve s., avec un tassement entre 475 et 450 et un redémarrage très net entre 450 et 425 (Rendeli 1989).

La comparaison avec les nouvelles données fournies par Marseille est alors frappante. Pa-

rallèlement, les sites de l'Etrurie padane (Spina, Bologne, ...) et de l'Etrurie interne (Orvieto, Chiusi, vallée du Tibre) témoignent d'un accroissement des importations à partir de 475. Elles arrivent désormais par la voie adriatique et atteignent l'Etrurie interne par les cols de l'Apennin <sup>27</sup>.

Il est intéressant de relever, dans ce contexte, que les importations attiques attestées à Gênes démarrent essentiellement vers 470 (d'après Rouillard 1992, 183) et on peut se demander si ce comptoir étrusque de Ligurie fréquenté par les Massaliètes <sup>28</sup> n'a pas joué un rôle dans la diffusion de ces produits vers la Gaule. De plus, les centres de l'Etrurie minière deviennent alors particulièrement florissants et le faciès de la céramique attique de Populonia présente d'étonnantes parallèles avec ceux de l'Etrurie padane, de la Gaule méridionale et (très) partiellement de l'Ibérie (Martelli 1981, 416 ss).

Encore, le site d'Aléria présente une courbe des importations attiques très proche de celle de Béziers pour la période qui va du début du Ve

---

<sup>26</sup> Sur le rôle qu'a pu jouer la Sicile dans le commerce des vases attiques, voir Giudice 1985 et les remarques de Shefton 1987, 135 s.

<sup>27</sup> Sur ces questions voir Martelli 1985 e Rendeli 1989 avec la bibliographie antérieure.

<sup>28</sup> Les amphores de Marseille connaissent dès 450 une très nette progression sur ce site, mais sont toujours minoritaires par rapport aux étrusques: Milanese 1990, fig. 5.

s. à 425 (d'après L. Jehasse, in: Rouillard 1992, 181).

S'il est certain que les circuits commerciaux étrusques de l'époque archaïque subissent un coup d'arrêt dès 474 et qu'une réorganisation des réseaux se rend alors nécessaire, il apparaît que les raids sicéliotes du milieu du siècle vers l'Etrurie minière n'ont pas non plus brisé l'approvisionnement en céramique attique, puisqu'entre 450 et 425 les villes côtières méridionales (notamment Vulci et Tarquinia<sup>29</sup>: Rendeli 1989, 555) voient leurs pourcentages augmenter de façon très significative.

Il se pose dès lors très clairement le problème du rôle de la Sicile dans ces trafics<sup>30</sup>.

## CONCLUSION

### DES ARRIVAGES DIVERSIFIÉS

La céramique attique du Ve s. de Béziers – et du Languedoc occidental – semble être, dans l'état actuel des connaissances, le résultat de commerces diversifiés.

Dans notre région – et au moins pour les sites où les comptages sont possibles – nous avons abondance de toute sorte d'amphores (et autres objets) qui témoignent de trafics intenses ayant impliqué plusieurs partenaires. Si ici le vase

9. Vases attiques à figures rouges (1 et 2 : coupes) et à vernis rouge intentionnel (3 : phiale) de Béziers (Ve s.). (Clichés C. Olive).



1



2



3

<sup>29</sup> Tarquinia est le site d'Etrurie méridionale qui a reçu le plus grand nombre d'amphores massaliètes, même si les quantités sont vraiment modestes: Slaska 1990, 224 ss.

<sup>30</sup> Un rôle qui a pu être simplement celui d'un intermédiaire, comme le suppose Morel 1983a, 561 ss.

attique a été une marchandise, il a fait partie des biens accompagnant les amphores, qui ne sont pas exclusivement d'origine grecque <sup>31</sup> et il n'y a pas lieu de retenir l'ancienne hypothèse selon laquelle le Languedoc occidental se trouverait exclusivement dans la sphère commerciale emporitaine <sup>32</sup>.

Cette diversité des approvisionnements nous semble confirmée par:

1) l'abondance – peut-être relative – et la diversité des vases attiques qui se rencontrent dans la région, puisque là où il n'y a qu'un seul fournisseur on constate souvent une certaine rareté ou un répertoire de formes très réduit (nombreux sites indigènes d'Ibérie, Salses, région nîmoise);

2) le faciès de la céramique attique importée dans cette région, qui ne se calque pas précie-

sément sur les modèles qui ont pu être mis en évidence en Ibérie et qui est beaucoup plus riche que, p.ex., dans la région nîmoise;

3) le fait que certaines des formes courantes en Languedoc occidental semblent l'être également dans la sphère massaliète, alors que d'autres le sont surtout dans celle ibérique, punique ou emporitaine;

4) la présence – au moins à Béziers –, en plein Ve s., d'un nombre encore élevé d'amphores et d'objets attribuables à des fabriques étrusques et le parallélisme qui s'observe entre la courbe de la céramique attique et celle des amphores étrusques en tout cas au Ve s.;

5) l'absence d'un véritable monopole commercial dans la région, puisque, exception faite pour quelques sites (Salses), on trouve en géné-

---

<sup>31</sup> Si sur les sites ibères les amphores grecques (au sens large) ne sont attestées que par des pièces isolées, cela n'implique pas nécessairement que la céramique grecque n'est pas une marchandise d'accompagnement et qu'elle est commercialisée par elle-même (Rouillard 1991, 186). Il est vraisemblable que le vase attique accompagne, comme on le suppose pour le Languedoc, des amphores non grecques. Certes, il faut préalablement admettre que les amphores ibériques (c'est-à-dire de modèle phénico-punique mais produites sur des sites indigènes) ont pu être commercialisées avec de la céramique attique par un réseau ibère, punique ou grec. Cela nous semble particulièrement possible pour les régions les plus éloignées des côtes, où les amphores grecques n'arrivent pas mais où sont toujours abondamment attestées les amphores ibériques, voire puniques (dans le même sens, voir Guerrero 1991, 68 ss.). En Roussillon, le site de Salses - pourtant côtier - qui n'a reçu que des amphores ibériques présente en effet, comme presque unique importation attique, des coupes dites de Castulo, selon le modèle de nombreux sites indigènes d'Ibérie. C'est là tout le sens, nous semble-t-il, d'un commerce de relais à partir des centres d'arrivée et de redistribution.

<sup>32</sup> Passelac 1990, 150 : même conclusion à propos de la diffusion des amphores de Marseille. Laurens/Schwaller 1987, 390 remarquent que, parmi les vases attiques figurés d'Ensérune, certains peintres ne sont pas attestés actuellement à Emporion et envisagent donc la possibilité d'un approvisionnement au moins partiellement non ampuritain.

ral une certaine diversification des approvisionnements amphoriques.

La possibilité d'une participation étrusque dans le commerce de la céramique attique au Ve s. le long des côtes languedociennes nous semble devoir être prise en compte, même s'il ne devait s'agir que d'une activité de redistribution<sup>33</sup>. Il est bien sûr possible que le Languedoc ne soit pas une cible directe des marchands étrusques et il est vrai que l'aire de diffusion des produits étrusques vers l'ouest recoupe pratiquement celle des produits massaliètes, ce qui a suscité l'hypothèse d'une distribution massaliète des produits étrusques<sup>34</sup>, mais il est certain qu'au Ve s. il y a beaucoup plus d'amphores étrusques en Gaule que d'amphores ou autres produits massaliètes en Etrurie et dans l'Italie méridionale toute entière. En fait, on ne dispose pas encore d'éléments décisifs et l'on peut utiliser les mêmes données pour affirmer une chose et son contraire, mais il nous semble quand même qu'au Ve s. au moins certains sites du Languedoc occidental reçoivent plus de marchandises étrusques que la plupart des sites de Provence et du Gard, mais aussi d'Espagne, Emporion comprise. Dans l'hypothèse de la redistribution phocéenne (par le biais d'*Emporion* ou de Mar-

seille) le phénomène serait étonnant, voire incompréhensible. Ne faut-il pas alors supposer qu'au moment où Marseille s'impose dans sa région et étend de plus en plus sa sphère d'influence les Etrusques cherchent, avec un succès mitigé, d'autres débouchés vers l'ouest<sup>35</sup> ?

## CHRONOLOGIES ET RÉSEAUX

La chronologie de la céramique attique biterroise indique que la période de plus grande abondance se situe dans le deuxième quart du Ve s. Cela correspond réellement à un accroissement important de vaisselle attique sur le site. Par rapport au reste du Languedoc occidental, Béziers est actuellement le seul site dans ce cas; seulement à Emporion le deuxième quart du Ve s. est une période de nette augmentation et en Arles la courbe des importations attiques est ascendante depuis la fin du VI<sup>e</sup> s. jusque vers 425 (Rouillard 1992, 183). Les autres habitats languedociens semblent connaître au même moment une baisse très nette.

Peut-on établir un lien de cause à effet entre ce phénomène et les destructions constatées sur ces sites vers 480/470 ? et peut-on en déduire que Béziers aurait en quelque sorte profité des

---

<sup>33</sup> On admet aujourd'hui (Villard 1992) que, même pour Marseille, l'Etrurie est le principal fournisseur au moins pour la première moitié du VI<sup>e</sup> s., mais la symétrie existant entre les importations attiques du Ve s. en Etrurie et en Gaule méridionale n'a pas échappé à bon nombre de chercheurs (en dernier Rouillard 1992, 182 avec bibliographie antérieure), qui toutefois n'évoquent pas la possibilité d'un rôle direct des Etrusques, tant est enracinée l'idée d'un commerce étrusque méditerranéen exsangue au Ve s. D'autre part, Johnston 1985, qui a étudié les graffiti étrusques sur céramique attique pour la période allant de 550 à 440, observe que les marques commerciales sont très rares et pense qu'une véritable activité étrusque dans ce domaine aurait laissé plus de traces. Quant à Emporion, il apparaît toujours comme un cas à part. L'explication se trouve peut-être dans les tendances de son commerce amphorique.

<sup>34</sup> C'est ce qui est envisagé par Long 1990, 50 ss, p.ex., pour les épaves du Dattier et de Bon Porté 1, datées de la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> s. et c'est également l'hypothèse retenue par Dominguez Monedero 1991, 265 et par Bats 1992, 269 qui considère les amphores étrusques comme le fret de retour des bateaux marseillais qui ont apporté en Etrurie les produits gaulois.

<sup>35</sup> C'est ce qui est envisagé par Long 1990, 50 ss, p.ex., pour les épaves du Dattier et de Bon Porté 1, datées de la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> s. et c'est également l'hypothèse retenue par Dominguez Monedero 1991, 265 et par Bats 1992, 269 qui considère les amphores étrusques comme le fret de retour des bateaux marseillais qui ont apporté en Etrurie les produits gaulois.

difficultés de ses voisins ? et comment cela peut-il s'articuler par rapport à Marseille qui, malgré les révisions récentes, voit quand même confirmée la baisse de ses importations dans la première moitié du Ve s.?

Il reste néanmoins que la courbe des arrivages attestés à Béziers pour tout le Ve s. ne correspond pas à celle des autres sites languedociens. Il s'agit d'une donnée-piège que l'on n'a pas le moyen d'évaluer à sa juste valeur, puisque - à l'exception de Béziers et partiellement de Bessan - les contextes de trouvaille sont inconnus pour tous les sites. D'autre part, entre Marseille et Emporion, on peut souligner la similitude qui pourrait exister entre les courbes des arrivages d'Arles et de Béziers.

Quant à la baisse nette et rapide des importations attiques dès en tous cas 400, on soulignera que cela amorce un mouvement général en Languedoc - où seulement Ensérune échappe brièvement à la règle -, en Provence et à Emporion, mais notons aussi l'ampleur du commerce des vases attiques qui investit alors les sites indigènes d'Ibérie. Nous tendons à croire que la diminution constatée dans le Midi est davantage le résultat de l'affaiblissement du

(des) courant(s) d'approvisionnement (grec, étrusque ou autre) le long de nos côtes plutôt que la conséquence de l'accroissement de la population indigène même sur les sites les plus hellénisés<sup>36</sup>. Selon la même logique et parallèlement, l'augmentation de céramique attique observée à Ensérune dans le premier quart du IVe s. correspondrait à l'activité d'un circuit commercial d'origine péninsulaire.

Le cas d'Ensérune, qui est pour le moment isolé en Languedoc, mérite qu'on s'y attarde quelque peu. On sait que le IVe s. est un moment de profonds changements dans cette région (voir, en dernier lieu, Ugolini 1993). En particulier, à Ensérune on observe l'apparition du premier témoignage de l'utilisation de l'alphabet ibère dans la deuxième moitié du IVe s.; dans la nécropole abondent les cratères (ou canthares) attiques à poucier (si rares ailleurs et si courants dans les nécropoles ibériques) qui côtoient une vaisselle souvent fortement caractérisée comme ibérique et où les pièces d'armement et de parure ainsi que les vases celtiques apparaissent en nombre important. On a véritablement l'impression qu'Ensérune change et devient alors vraiment un site mixte, où se manifestent de très fortes influences celtiques<sup>37</sup> et ibériques.

---

<sup>36</sup> Rouillard 1992, 185. Ainsi, le sort d'Arles au IVe s. et celui de La Monédière ne peuvent, dans ce cas, être rapprochés (Rouillard 1992, 182), étant donné que le premier site continue d'exister, même si on a pu y déceler une plus importante présence indigène qu'au siècle précédent, alors que le second est quasiment abandonné. La chute des importations attiques sur ces deux sites n'a donc pas le même sens.

<sup>37</sup> Au IVe s., voire au début du IIIe s., les objets celtiques qui apparaissent en nombre sur ce site ne peuvent être considérés simplement comme le témoignage de trafics commerciaux avec la plaine padane (Rapin/Schwaller 1987, 181 s.; Schwaller/Marchand 1993, 228), puisque l'ampleur du phénomène semble un argument suffisant pour en exclure l'hypothèse. D'ailleurs, Rapin/Schwaller 1987, 181 soulignent bien que 20% des tombes d'Ensérune comportent un équipement militaire plus ou moins complet et que ce taux rejoint l'estimation qu'on a pu faire pour l'ensemble du monde celtique. Cela signifie qu'Ensérune reflète très exactement des habitudes celtiques, indépendamment du lieu de fabrication des armes dont se parent ses habitants. Si le rituel funéraire ne change pas de façon fondamentale cela implique probablement que le site n'a pas été investi de façon massive et que les nouveaux venus se sont insérés dans le milieu préexistant. Sans compter que le site ne présentait pas, du point de vue géologique, les caractéristiques requises pour passer du rite de l'incinération à celui de l'inhumation. On pourrait aussi envisager, comme cela a été fait, des rapports étroits et directs d'ordre économique entre Ensérune et l'Italie du nord et/ou la Celtique, mais il faut bien avouer que, les jalons intermédiaires d'un courant si fort étant plutôt faibles à cette époque, l'hypothèse nous semble manquer de fondement. De plus, de simples relations commerciales, si importantes soient-elles, ne peuvent justifier la large et soudaine adhésion à des modes vestimentaires et guerrières étrangères aux coutumes locales. Pour les objets celtiques retrouvés sur les sites dans les niveaux du Ve s., qui sont en général beaucoup plus rares, nous avons admis, comme d'autres, qu'ils indiquent essentiellement des rapports commerciaux avec le nord (Ugolini/Olive 1991, 188 s). Toutefois, il n'est pas exclu qu'il faille en fait envisager dès cette époque l'installation de personnes ou groupes isolés d'origine celtique, comme les chercheurs l'admettent désormais pour l'Italie, notamment sur la base d'un passage de Plin (H.N., XII, 5) conforté par la découverte à Orvieto et à Gênes d'inscriptions du Ve s. attestant la présence sur place d'individus d'origine celtique (Pauli 1987, 27).

Donc, dès le début du IV<sup>e</sup> s. Ensérune développe des rapports privilégiés avec l'Espagne et l'adoption de l'alphabet et de la langue ibères qui se manifeste un peu plus tard nous semble en constituer la meilleure preuve. Cela n'a manifestement pas déterminé la disparition du commerce grec, qui reste relativement important dans la région tout au long du IV<sup>e</sup> s. (Passelec 1990, fig.10; Ugolini, Olive 1990, fig. 2), mais, au-delà des transactions économiques, il s'est créé désormais une "communauté d'esprit" et peut-être une communauté politique (Ugolini 1993).

Dès lors, encore une fois se pose, de façon irritante – parce qu'actuellement insoluble –, le problème de l'identité du partenaire hispanique: Emporion, comptoir grec; les Ibères, au sens large; ou encore les Puniqes au sens large; ou bien les trois à la fois ?

Quoi qu'il en soit, par ses importations attiques très connotées comme résultant d'un commerce avec l'Ibérie, Ensérune creuse le fossé avec la région à l'est de l'Orb et marque très nettement son orientation économique et certainement politique.

#### ARRIVAGES, CONSOMMATION, (RE)DISTRIBUTION

En Languedoc, on pourrait supposer un décalage chronologique entre le maximum des arrivages à Béziers et le maximum des arrivages sur les autres sites, un décalage de l'ordre de 25 ou 50 ans. Cela correspond grosso modo à la même lenteur dans la redistribution à partir d'un site grec (ou d'une zone d'arrivage) vers les autres habitats qui a été observée en Ibérie (Rouillard 1991, 127). Cela suffit-il pour affirmer que Béziers a été un point d'arrivage et de redistribution ?

Nous n'avons pas de doute sur le fait que Béziers a été très fortement hellénisé, voire occupé au moins en partie par des Grecs et tout indique que la ville a eu un rôle économique important. Rien ne s'opposerait donc, *a priori*, à l'idée que Béziers ait contribué à la diffusion de la céramique attique, qu'elle pouvait recevoir directement ou par un quelconque intermédiaire. La ville aurait pu alors fonctionner comme une tête de pont du commerce grec vers l'ouest et aurait pu avoir un comportement autonome au moins au V<sup>e</sup> s.

Dans ce contexte, il est difficile de faire l'impasse sur Agde. On a vu que le temps fort des importations attiques à l'ouest de l'Hérault, à l'exception de Béziers, se place vers le dernier quart du V<sup>e</sup> s. On sait que A. Nickels plaçait à ce même moment la fondation du comptoir massaliète qui aurait en quelque sorte rendu inutile l'escala de La Monédière (Nickels 1989, 118). Il est donc tentant d'établir un lien entre cette fondation et l'augmentation des importations attiques dans la région. Toutefois, d'après les comptages de July 1983, on constate que, parmi le faible nombre de fragments attiques retrouvés jusqu'alors dans la ville, la majorité est datée du IV<sup>e</sup> s. D'autre part, les fouilles les plus récentes n'ont pas permis d'augmenter l'échantillonnage de façon très significative<sup>38</sup>, mais, là encore, l'essentiel des fragments qui nous sont connus semble dater du IV<sup>e</sup> s.. Or, on l'a vu, le IV<sup>e</sup> s. est une période de baisse importante pour tous les sites, à l'exception d'Ensérune.

Pour confirmer le rôle d'Agde dans ces transactions, il faudrait pouvoir d'abord observer que les vases attiques sont sensiblement plus nombreux en ville dès la fondation du comptoir massaliète et que les sites indigènes de son arrière-pays témoignent d'une progression assez nette de vaisselle attique dès la fin du V<sup>e</sup> s. Or,

---

<sup>38</sup> Des fragments de la fin du VI<sup>e</sup> s. sont attestés, alors que ceux du V<sup>e</sup> s. semblent être rares. Il s'agit d'une donnée provisoire qu'il faudra bien entendu vérifier.

il n'est guère question que de tessons peu nombreux, datés – il est vrai – entre la fin du Ve s. et le IV<sup>e</sup> s., mais dispersés sur plusieurs sites (Garcia 1991, 137 s.).

D'autre part, la faible pénétration des produits méditerranéens dans la moyenne vallée de l'Hérault est confirmée par des présences amphoriques extrêmement faibles: si l'amphore de Marseille représente toujours entre 70 et 100% des fragments d'amphore attestés sur les sites, le volume global est très réduit<sup>39</sup>. Et même, si l'on s'en tient aux données que fournit l'oppidum de La Ramasse (Clermont-l'Hérault), on constate que le nombre d'amphores diminue très nettement à partir de la fin du Ve s.: 8% entre 450-400; 4% entre 400-350; 2% entre 350-300 (Garcia 1990, 115 et Garcia 1991, 148). L'hypothèse du transvasement, dans le port de débarquement (dans ce cas Agde), du vin dans d'autres récipients ne paraît pas convaincante, parce que, si elle justifie l'absence des amphores, elle ne résout pas le problème des autres céramiques grecques (et autres), toutes très faiblement attestées. Il faut peut-être tenir compte du fait qu'Agde massaliète est surtout un avant-poste militaire, comme l'indique Strabon (IV, 1, 5). Cela implique certainement que son premier rôle n'est pas commercial<sup>40</sup> et que donc ses rapports avec l'arrière-pays agricole et minier ont pu être très lâches ou indirects, au moins dans un premier temps. La place d'Agde dans ces activités d'échanges ne se saisit donc pas encore clairement et paraît, à la lumière de la documentation actuellement disponible, plutôt modeste.

Pour revenir à Béziers, l'utilisation de la céramique attique y est courante, même si elle n'est pas vraiment massive (6% de la vaisselle au Ve s.; 3 à 4% au IV<sup>e</sup> s.). La forme la plus représentée est la coupe -souvent à pied bas-, c'est-à-

dire le vase à boire le plus simple, en général à vernis noir lisse.

Il s'agit donc de vases courants, que l'on peut difficilement qualifier "de luxe", à quelques exceptions près. Une fois cassés, ces vases sont jetés. Il n'y a pas – ou très rarement – de réparations qui pourraient laisser supposer que le vase grec comportait une valeur marchande particulièrement élevée, contrairement à ce que l'on a pu observer à Ensérune (Laurens/Schwaller 1987, 387) ou sur certains sites ibères (Cabezo Lucero: Rouillard 1991, 153, n. 62; Ullastret: de visu), vénètes (Bonomi 1987a, 137), voire celtiques (p.ex., au Klein Aspergle, réparation à la feuille d'or: Die Kelten 1980, 218). Il s'agit, somme toute, d'une vaisselle comme une autre, bien que certainement un peu plus chère que les productions locales.

L'abondance de céramique à vernis noir, par rapport au pourcentage de céramique figurée, si comparée aux taux de vases décorés comptabilisés p. ex. à *Emporion*, nous était apparue dans un premier temps comme significative et caractéristique d'un site approvisionné par un commerce de relais, ce que la position géographique aurait suffi à justifier. Toutefois, grâce aux fouilles récentes du comptoir grec d'Ibérie, on se rend compte aujourd'hui que la céramique à vernis noir est bien, là aussi, majoritaire, comme cela se comprend aisément dans le cadre de l'utilisation de ces vases en habitat<sup>41</sup>.

A Marseille la céramique à vernis noir semble aussi bien attestée (Gantès 1992, 174) et en Arles elle est également la plus abondante (Rouillard 1992, 183). Il reste néanmoins le problème de la "quantité" de pièces importées (tous styles confondus), qui sont à *Emporion* nettement plus nombreuses: en général au moins 30% des fragments de vaisselle (mais on y enregistre aussi des taux de 90%! : Sanmarti 1992, 35) allant de pair avec des présences am-

<sup>39</sup> A aucune époque et sur aucun site on ne dépasse le taux de 8 à 9 % de tessons d'amphore par rapport à la masse des tessons; en général le volume global étant plutôt de 2 à 4 %: Garcia 1990, fig. 4.

<sup>40</sup> Bats 1988, 236 remarque qu'Olbia de Provence n'a probablement pas eu non plus de relations étroites et régulières avec son arrière-pays.

<sup>41</sup> Ce qui confirme et dépasse en ampleur les observations de Morel 1983a, 552 et note 9..



phoriques toujours beaucoup plus élevées qu'à Béziers (Ugolini/Olive 1991, 195). Sur ces deux sites il y a donc une corrélation certaine entre nombre d'amphores (non nécessairement grecques) et nombre de vases attiques qui met l'accent une fois de plus sur le rôle plus spécifiquement commercial d'Emporion. Le cas de Marseille est plus inquiétant: d'après les comptages récents (Gantès 1992, Tabl. I), la masse amphorique (même d'origine massaliète) apparaît plutôt réduite par rapport à celle de la vaisselle, à l'intérieur de laquelle la céramique attique est pourtant très abondante. Il faut peut-être imaginer que le Grec de Marseille n'achetait pas du vin en amphore. S'agissant d'un produit local, il pouvait probablement se le procurer par petites quantités chez les producteurs ou les marchands <sup>42</sup>, ce qui nous prive de vérification dans la métropole phocéenne.

Rappelons toutefois qu'à Béziers et à *Emporion* la courbe des importations attiques est toujours exactement contraire à celle des amphores grecques (massaliètes et autres), ce qui jette un sérieux doute sur le rôle redistributeur qu'aurait pu jouer Marseille le long de nos côtes. Le caractère quelque peu hérétique d'une telle hypothèse s'estompe en regard de la faiblesse des importations attiques sur les sites directement et exclusivement approvisionnés par Marseille, avec l'exception d'Arles, un site pour lequel, justement, on a envisagé la possibilité d'une activité autonome au moins au Ve s. (Rouillard 1992, 183). D'ailleurs, à Arles aussi on peut souligner que le tassement des importations attiques vers 425 se produit parallèlement à l'installation définitive du monopole des amphores massaliètes (Sourisseau 1990, 197 et Arcelin 1992) ... et parallèlement à des présences attiques très élevées à Marseille.

Si Marseille consomme beaucoup de vases grecs à la fin du Ve s., il semble bien qu'elle ne

se soucie que peu de les redistribuer, contrairement à sa vaisselle à pâte claire, qui est omniprésente dans les sites qu'elle approvisionne directement (Arcelin 1992a, 312 s.). S'agit-il d'un réflexe protectionniste vis-à-vis de ses propres productions que la métropole phocéenne écoule en masse auprès des communautés indigènes en même temps qu'elle garde pour sa propre consommation la "belle" vaisselle ? ou bien faut-il évoquer le poids du comportement indigène dans les acquisitions (Py 1990, 186 s.; Rouillard 1992, 185), qui implique comme corollaire que les indigènes n'apprécient pas ou ne peuvent pas acheter la céramique attique <sup>43</sup> ?

Au terme de cette enquête, il apparaît que seulement quelques sites, entre les Alpes et la côte espagnole, ont bénéficié d'apports attiques d'une certaine importance entre le VI<sup>e</sup> s. et le IV<sup>e</sup> s. et cela indépendamment du ou des réseau(x) fournisseur(s).

Au premier rang se placent *Emporion* – qui a les taux les plus élevés – et Marseille: deux villes grecques et surtout deux ports importants. Les autres sites présentant un pourcentage relativement élevé de céramique attique n'apparaissent qu'au Ve s.: Arles, La Monédière et Béziers, pour lesquels une composante grecque du peuplement est assurée (bien que certainement à des degrés différents). Au IV<sup>e</sup> s., un de ces trois sites est plus ou moins abandonné (La Monédière) et les deux autres témoignent d'importations attiques de plus en plus réduites, alors que les sites indigènes ibères (notamment Ullastret, voisin proche d'*Emporion*) connaissent une progression très nette.

Questions de réseaux, sans doute, qui expliquent le phénomène de balance chronologique entre l'est et l'ouest, mais certainement aussi de

<sup>42</sup> L'absence ou l'extrême rareté des amphores importées au Ve et IV<sup>e</sup> s. ne peut toutefois pas s'expliquer de la même façon: faute de l'échantillonnage somme toute réduit ?

<sup>43</sup> Il s'agit d'une question délicate: Arcelin 1992a, 311 observe qu'au Baou de Saint-Marcel, site à proximité immédiate de Marseille, il n'y a pas eu inflation de vin massaliète et souligne que cela s'accompagne d'un nombre limité de coupes, qu'elles soient en céramique tournée ou non tournée.

structure des sites mêmes, qui détermine ou non une demande soutenue.

---

\* Chargée de recherche au CNRS, Centre Camille Julian, Aix-en-Provence.

\*\* Service Régional de l'Archéologie, Montpellier.

---

Nous remercions tous ceux qui ont contribué par leurs renseignements, leurs conseils ou leurs remarques à la rédaction de cet article et en particulier P. Arcelin, L.-F. Gantès, J.-P. Morel, P. Rouillard et B. Shefton.

#### BIBLIOGRAPHIE

**Aranegui Gasco 1990:** ARANEGUI GASCO (C.) et PEREZ BALLESTER (J.) - Imitaciones de formas clásicas en cerámica ibérica. Siglos V a III a.C. *In* : La Magna Grecia e il lontano Occidente. Atti del XXIX<sup>o</sup> Convegno di Studi della Magna Grecia. Taranto, 6-11 ottobre 1989, Napoli 1990, pp.217-246.

**Arcelin 1982:** ARCELIN (P.), ARCELIN-PRADELLE (Ch.) et GASCO (Y.) - Le village protohistorique du Mont-Garou, Sanary, Var. *D.A.M.* 5, 1982, pp.53-137.

**Arcelin 1992:** ARCELIN (P.) - Discussion. *In* : Actes de la Table Ronde sur le Languedoc ibérique, Lattes 15 mars 1992. A paraître *D.A.M.* 16, 1993.

**Arcelin 1992a:** ARCELIN (P.) - Société indigène et propositions culturelles massaliotes en basse Provence occidentale. *In* : Marseille grecque et la Gaule (M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès et H. Tréziny éd.), *Travaux du C.C.ŷ.* 11, *Etudes Massaliètes* 3, Aix-en-Provence/Lattes 1992, pp. 305-336.

**Barruol, Py 1978:** BARRUOL (G.) et PY (M.) - Recherches récentes sur la ville antique d'Espéyran à Saint-Gilles du Gard. *R.A.N.* 11, 1978, pp.19-100.

**Bats 1987:** BATS (M.) - Consommation, production et distribution de la vaisselle céramique. *In* : Grecs et Ibères au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.. Commerce et Iconographie. Actes de la Table Ronde de Bordeaux 1986, *R.E.A.*, LXXXIX, 1987, 3-4, pp. 197-216.

**Bats 1988:** BATS (M.) - Vaisselle et alimentation à Olbia de Provence (v. 350-v. 50 av. J.-C.). Modèles culturels et catégories céramiques. Suppl. 18 à la *R.A.N.*, Paris 1988, 271 p., 72 pl.

**Bats 1992:** BATS (M.) - Marseille, les colonies massaliètes et les relais indigènes dans le trafic le long du littoral méditerranéen gaulois (VI<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C.). *In* : Marseille grecque et la Gaule (M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès et H. Tréziny éd.), *Travaux du C.C.ŷ.* 11, *Etudes Massaliètes* 3, Aix-en-Provence/Lattes 1992, pp. 263-278.

**Bonomi 1987a:** BONOMI (S.) - Importazioni di ceramica attica nel Veneto. *In* : Gli Etruschi a nord del Po. Catal. expo., vol. II, Mantova 1987, pp. 136-141.

**Bonomi 1987b:** BONOMI (S.) - La ceramica greca di Adria. *In* : Gli Etruschi a nord del Po. Catal. expo., vol. II, Mantova 1987, pp. 67-83.

**Bouloumié 1985:** BOULOUMIE (B.) - Les vases en bronze étrusques et leur diffusion hors d'Italie. *In* : Il commercio etrusco arcaico. *Quaderni del Centro di Studi per l'Archeologia Etrusco-Italica*, 9, Rome 1985, pp. 167-178.

**Bouloumié 1992:** BOULOUMIE (B.), avec la collaboration de BORELY (M.) - Saint-Blaise (fouilles H. Rolland). L'habitat protohistorique. Les céramiques grecques. *Trav. du C.C.ŷ.*, Publ. de l'Univ. de Provence 1992, 279 p., 74 fig., 2 fig. hors texte.

**Brun 1992:** BRUN (P.) - L'influence grecque sur la société celtique non méditerranéenne. *In* : Marseille grecque et la Gaule (M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès et H. Tréziny éd.), *Travaux du C.C.ŷ.* 11, *Etudes Massaliètes* 3, Aix-en-Provence/Lattes 1992, pp. 389-399.

**Die Kelten 1980:** *Die Kelten in Mitteleuropa. Kultur, Kunst, Wirtschaft.* Catal. Expo. Salzburg 1980. 339 p.

**Dietler 1992:** DIETLER (M.) - Commerce du vin et contacts culturels en Gaule au premier Age du fer. *In* : Marseille grecque et la Gaule (M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès et H. Tréziny éd.), *Travaux du C.C.ŷ.* 11, *Etudes Massaliètes* 3, Aix-en-Provence/Lattes 1992, pp. 401-410.

**Dominguez Monedero 1991:** DOMINGUEZ MONEDERO (A.) - El enfrentamiento etrusco-foceo en Alalia y su repercusión en el comercio con la Península Ibérica. *In*: La presencia de material etrusco en la Península Ibérica (coord. J. Remesal et O. Musso), Actes de la Table Ronde de Barcelone 24-27 avril 1990, Barcelone, Publ. de l'Univ. de Barcelone, 1991, pp. 239-273.

**Favaretto 1976:** FAVARETTO (I.) - Aspetti e problemi della ceramica greca di Este. *St. Etr.*, XLIV, 1976, pp. 43-67.

**Gantès 1992:** GANTES (L.-F.) - L'apport des fouilles récentes à l'étude quantitative de l'économie massaliète. *In* : Marseille grecque et la Gaule (M. Bats, G. Bertucchi,

G. Congès et H. Tréziny éd.), Travaux du C.C.J., 11, Etudes Massaliètes 3, Aix-en-Provence/Lattes 1992, pp.171-178.

**Garcia 1990:** GARCIA (D.) - La diffusion des amphores massaliètes vers le massif central (vallée de l'Hérault et département de l'Aveyron). In : Les amphores de Marseille grecque (dir. M. Bats), *Et. Mass.* 2, Lattes/Aix-en-Provence 1990, pp.111-117.

**Garcia 1991:** GARCIA (D.) - *Entre Ibères et Ligures. Lodévois et moyenne vallée de l'Hérault protohistoriques*. Thèse (dactyl.), Montpellier 1991 (à paraître dans Suppl. à la *R.A.N.*).

**Giudice 1985:** GIUDICE (F.) - Gela e il commercio attico verso l'Etruria nel primo quarto del V° s. a. C. *St. Etr.*, LIII, 1985, pp. 115-139.

**Gras 1985:** GRAS (M.) - *Trafics tyrrhéniens archaïques*. *B.E.F.A.R.* 258, Rome 1985, 773 p., VIII pl., 94 fig.

**Guerrero 1991:** GUERRERO (V.M.) - El palacio-sanctuario de Cancho Roano (Badajoz) y la comercialización de ánforas fenicias indígenas. *Riv.St.Fen.*, XIX, 1, 1991, pp. 49-82.

**Howland 1958:** HOWLAND (R.H.) - *Greek Lamps and their Survivals. The Athenian Agora IV*, Princeton N.J. 1958, 252 p. 56 pl.

**Johnston 1979:** JOHNSTON (A.W.) - *Trademarks on greek Vases*. Warminster 1979 (éd. Aris & Philips Ltd.), 270 p., 14 fig., 8 pl.

**Johnston 1985:** JOHNSTON (A.W.) - Etruscans in the Greek Vase Trade ? In: Il commercio etrusco arcaico. Atti dell'Incontro di Studi 5-7 décembre 1983. *Quaderni del Centro di Studio per l'Archeologia etrusco-italica* 9, Rome, éd. Cons. Naz. Ricerche, 1985, pp. 249-255.

**Jully 1973:** JULLY (J.-J.) - La céramique attique de La Monédière, Bessan, Hérault. Ancienne Collection J. Coulouma, Béziers. Collection *Latomus*, vol. 124, Bruxelles 1973, 363 p., XXX pl., 34 fig., 12 tableaux.

**Jully 1980:** JULLY (J.-J.) et ROUILLARD (P.) - La céramique attique de Ruscino. In : Ruscino I. Suppl. 7 à la *R.A.N.*, Paris 1980, 163-196.

**Jully 1983:** JULLY (J.-J.) - *Céramiques grecques ou de type grec et autres céramiques en Languedoc, Roussillon et Catalogne. VIIe-IVe siècles avant notre ère et leur contexte socio-culturel*. Centre de Recherches d'Histoire Ancienne, vol. 46, Paris (Les Belles Lettres)/Besançon (*Annales littéraires de l'Université de Besançon*)1982-1983, Partie I: 914 p.; Partie II: 1571 p., 194 pl., 7 fig.

**Lancel 1992:** LANCEL (S.) - *Carthage*. Poitiers (éd. Fayard) 1992, 525 p., 248 fig.

**Lapeyre 1988:** LAPEYRE (C.) - Mises au point sur la prétendue sépulture "ibérique de La Tène II" de Saint Macaire (Servian, Hérault). *Bull. Soc. Et. Sc. Nat. Béziers*, N.S., XII (53), 1987-1988, pp. 53-61.

**Laurens, Schwaller 1987:** LAURENS (A.-F.) et SCHWALLER (M.) - Vases attiques importés sur l'oppidum d'Ensérune: essai d'approche anthropologique. In : Grecs et Ibères au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.. Commerce et Iconographie. Actes de la Table Ronde de Bordeaux 1986, *R.E.A.*, LXXXIX, 1987, 3-4, pp. 385-395.

**Long 1990:** LONG (L.) - Amphores massaliètes: objets isolés et gisements sous-marins du littoral français méditerranéen. In : Les amphores de Marseille grecque (dir. M. Bats), *Et. Mass.* 2, Lattes/Aix-en-Provence 1990, pp. 27-70.

**Madau 1987:** MADAU (M.) - Ceramica attica di V° e IV° s. a. C. dal tofet di Tharros. *Riv.St.Fen.*, XI, 1, 1987, pp.85-93.

**Madau 1988:** MADAU (M.) - Ceramica attica dalla campagna del 1987 (Tharros XIV). *Riv.St.Fen.*, XVI, 2, 1988, pp. 245-252.

**Madau 1989:** MADAU (M.) - Ceramica greca d'importazione e d'imitazione dalla campagna del 1988 (Tharros XV-XVI). *Riv.St.Fen.*, XVII, 1989, pp. 295-300.

**Martelli 1981:** MARTELLI (M.) - Populonia: cultura locale e contatti col mondo greco. In : L'Etruria mineraria, Atti del XII° Conv. di Studi Etr. e Italici 1979, Firenze 1981, pp. 399-427.

**Martelli 1985:** MARTELLI (M.) - I luoghi e i prodotti dello scambio. In : Civiltà degli Etruschi (M. Cristofani éd.), Cat. de l'exposition de Florence 1985, Florence 1985, pp.175-181.

**Milanese 1990:** MILANESE (M.) - La diffusione delle anfore massaliote in Liguria. In: Les amphores de Marseille grecque (dir. M. Bats), *Et. Mass.* 2, Lattes/Aix-en-Provence 1990, pp. 217-222.

**Morel 1969:** MOREL (J.-P.) - Kerkouane, ville punique du Cap Bon. *M.E.F.R.A.*, LXXXI, 1969-1, pp. 473-518.

**Morel 1980:** MOREL (J.-P.) - Les vases à vernis noir et à figures rouges d'Afrique avant la deuxième guerre punique et le problème des exportations de Grande-Grèce. *Antiquités Africaines*, 15, 1980, pp. 29-75.

**Morel 1981:** MOREL (J.-P.) - *Céramique Campanienne. Les formes*. *B.E.F.A.R.* 244, Rome 1981, 2 vol..

**Morel 1983:** MOREL (J.-P.) - Les importations de céramiques grecques et italiennes dans le monde punique (Ve - Ier s.). Atti del I° Congr. Intern. di Studi Fenici e Punici, vol. III, Rome 1983, pp. 731-740.

- Morel 1983a:** MOREL (J.-P.) - Les relations économiques dans l'Occident grec. In : Forme di contatto e processi di trasformazione nelle società antiche. Atti del Convegno di Cortona (24-30 mai 1981), Coll. Ec. Fr. Rome 67, Pise-Rome 1983, pp. 549-580.
- Nickels 1989:** NICKELS (A.) - La Monédière à Bessan (Hérault). Le bilan des recherches. *D.A.M.*, 12, 1989, pp. 51-119.
- Passelac 1990:** PASSELAC (M.), RANCOULE (G.) et SOLIER (Y.) - La diffusion des amphores massaliètes en Languedoc occidental et sur l'axe Aude-Garonne et ses abords. In : Les amphores de Marseille grecque (dir. M. Bats), *Et. Mass.* 2, Lattes/Aix-en-Provence 1990, pp. 131-152.
- Pauli 1987:** PAULI (L.) - La società celtica transalpina nel V<sup>o</sup> secolo a. C. In : Gli Etruschi a nord del Po. Catal. expo., vol. II, Mantova 1987, pp. 18-30.
- Picazo 1977:** PICAZO (M.) - *Las cerámicas áticas de Ul-lastret*. Univ. de Barcelone, Publicationes eventuales 28, Barcelone 1977, 146 p., XXXIV pl.
- Picazo, Rouillard 1976:** PICAZO (M.) et ROUILLARD (P.) - Les skyphos attiques à décor réservé et surpeint de Catalogne et du Languedoc. *Mél. Casa Velazquez*, XII, 1976, pp. 7-25.
- Py 1974:** PY (F. et M.) - Les amphores étrusques de Vaunage et de Villevieille, Gard. *M.E.F.R.A.* 86, 1974, pp.141-254.
- Py 1985:** Py (M.) - Les amphores étrusques de Gaule Méridionale. In : Il commercio etrusco arcaico. *Quaderni del Centro di Studi per l'Archeologia Etrusco-Italiana*, 9, Rome 1985, pp.47-84.
- Py 1990:** PY (M.) - *Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise*. Coll. *Ec. Fr. Rome* 131, Rome 1990, 2 vol., 957 p.
- Py, Lebeau-pin 1992:** PY (M.) et LEBEAUPIN (D.) avec la collaboration de de CHAZELLES (C.-A.) - Stratigraphie du Marduel (Saint-Bonnet-du-Gard). V - Les niveaux de la deuxième moitié du Ve s. av. n. è. sur le Chantier Central. *D.A.M.*, 15, 1992, pp. 261-326).
- Rapin, Schwaller 1987:** RAPIN (A.) et SCHWALLER (M.) - Contribution à l'étude de l'armement celtique: la tombe 163 d'Ensérune (Hérault). *R.A.N.*, 20, 1987, pp. 155-183.
- Rastrelli 1985:** RASTRELLI (A.) - Naxos. La necropoli del Poker Hotel. Scavi 1973. *Atti Acc. Naz. dei Lincei*, serie ottava, XXXVIII-XXXIX, 1984-1985, pp. 317-381.
- Rendeli 1989:** RENDELI (M.) - Vasi attici da mensa in Etruria. Note sulle occorrenze e sulla distribuzione. *ME-FRA*, 101, 1989-2, pp. 545-579.
- Rouillard 1991:** ROUILLARD (P.) - *Les Grecs et la Péninsule Ibérique*. Publ. du Centre Pierre Paris (UA 991), 21, Paris 1991, 467 p., XVI pl., 10 microfiches.
- Rouillard 1992:** ROUILLARD (P.) - La place de Marseille dans le commerce des vases attiques à figures rouges en Méditerranée occidentale (Ve -IVe s. av. J.-C.). In : Marseille grecque et la Gaule (M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès et H. Tréziny éd.), *Travaux du C.C.ŷ.*, 11, *Etudes Massaliètes* 3, Aix-en-Provence/Lattes 1992, pp.179-188.
- Sanmarti 1984:** SANMARTI (E.), NOLLA (J.M.) - Informe preliminar sobre l'excavació d'una torre situada a ponent de la ciutat grega d'Empúries. In : Protohistoria Catalana, Actes du VI<sup>e</sup> Coll. Intern. d'Arq. de Puigcerdà, Puigcerdà 1984, pp.159-191.
- Sanmarti 1986:** SANMARTI (E.), CASTANYER (P.), TREMOLADA (J.) et BARBERA (J.) - Las estructuras griegas de los siglos V y IV a. de J. C., hallados en el sector sur de la Neapolis de Ampurias (Campana de excavaciones del año 1986), *Cuad. de Prehist. y Arqueol. Castell.*, 12, 1986, pp. 141-184.
- Sanmarti 1988:** SANMARTI (E.) - Datación de la muralla griega meridional de Ampurias y caracterización de la facies cerámica de la ciudad en la primera mitad del siglo IV a. de J.-C. *R.E.A.*, XC, 1988, 1-2, pp.99-137.
- Sanmarti 1990:** SANMARTI (E.), CASTANYER (P.) et TREMOLADA (J.) - Les amphores massaliètes d'Emporion. In : Les amphores de Marseille grecque (dir. M. Bats), *Et. Mass.* 2, Lattes/Aix-en-Provence 1990, pp.165-170.
- Sanmarti 1990b:** SANMARTI (E.), CASTANYER (P.), TREMOLADA (J.) et SANTOS (M.) - La presencia comercial etrusca en la Emporion arcaica, determinada a partir de las anforas. In : La presencia de material etrusco en la Peninsula Ibérica. (coord. J. Remesal et O. Musso). Actes de la Table Ronde de Barcelone (24-27 avril 1990), Publ. de l'Univ. de Barcelone, Barcelone 1991, pp. 83-94.
- Sanmarti 1992:** SANMARTI (E.) - Massalia et Emporion: une origine commune, deux destins différents. In : Marseille grecque et la Gaule (M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès et H. Tréziny éd.), *Travaux du C.C.ŷ.*, 11, *Etudes Massaliètes* 3, Aix-en-Provence/Lattes 1992, pp. 27-41.
- Sanmarti J. 1990:** SANMARTI (J.) - La diffusion des amphores massaliètes sur la côte centrale de Catalogne. In : Les amphores de Marseille grecque (dir. M. Bats), *Et. Mass.* 2, Lattes/Aix-en-Provence 1990, pp. 171-178.

**Schwaller, Marchand 1993:** SCHWALLER (M.) et MARCHAND (G.) - La phase tardive de la nécropole d'Ensérune (Hérault). *Rev. Archéol. Ouest*, Suppl. n°6, pp. 225-229.

**Shefton 1982:** SHEFTON (B.) - Discussion in Phönizier im Westen, *Madriider Beiträge* 8, Mainz, 1982, pp. 403-405.

**Shefton 1987:** SHEFTON (B.) - Intervention In : Grecs et Ibères au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.. Commerce et Iconographie. Actes de la Table Ronde de Bordeaux 1986, *R.E.A.*, LXXXIX, 1987, 3-4, pp.134-138.

**Slaska 1990:** SLASKA (M.) - Le anfore massaliote in Etruria meridionale. In : Les amphores de Marseille grecque (dir. M. Bats), *Et. Mass.* 2, Lattes/Aix-en-Provence 1990, pp. 223-233.

**Sourisseau 1990:** SOURISSEAU (J.-C.) - Le Jardin d'Hiver à Arles. In : Les amphores de Marseille grecque (dir. M. Bats), *Et. Mass.* 2, Lattes/Aix-en-Provence 1990, p. 197.

**Sparkes, Talcott 1970:** SPARKES (B. A.) et TALCOTT (L.). - *Black and Plain Pottery of the 6th, 5th and 4th Centuries B.C. The Athenian Agora XII*, Princeton, New Jersey 1970, 472 p., 25 fig., 100 pl.

**Ugolini 1993:** UGOLINI (D.) - Civilisation languedocienne et Ibérisme: un bilan de la question (VII<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.). In : Actes de la Table Ronde sur le Languedoc ibérique, Lattes 15 mars 1992. A paraître *D.A.M.* 16, 1993.

**Ugolini 1993a:** UGOLINI (D.) - Lampes grecques et de type grec de Béziers. Problèmes d'éclairage et de diffu-

sion de la lampe dans le Midi entre le VI<sup>e</sup> s. et le IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. A paraître *D.A.M.* 16, 1993.

**Ugolini, Olive1987:** UGOLINI (D.) et OLIVE (C.) - Béziers et les côtes languedociennes dans l'Ora Maritima d'Aviénus (vv. 586-594). *R.A.N.*, 20, 1987, pp.143-154.

**Ugolini, Olive 1990:** UGOLINI (D.) et OLIVE (C.) - La chronologie et la place des amphores massaliètes dans le commerce biterrois aux Ve et IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. In : Les amphores de Marseille grecque (dir. M. Bats), *Et. Mass.* 2, Lattes-Aix-en-Provence 1990, pp. 119-123.

**Ugolini, Olive 1991:** UGOLINI (D.), OLIVE (C.), MARCHAND (G.) et COLUMEAU (Ph.) - Béziers au Ve s. av. J.-C. Etude d'un ensemble de mobilier représentatif et essai de caractérisation du site. *D.A.M.*, 14, 1991, pp. 141-203.

**Ugolini, Pezin 1993:** UGOLINI (D.), PEZIN (A.) et avec le concours de DE CHAZELLES (C.-A.) - Un aperçu sur le mobilier du Ve s. en Languedoc occidental. In : Actes de la Table Ronde sur le Languedoc ibérique, Lattes 15 mars 1992. A paraître *D.A.M.* 16, 1993.

**Villard 1960:** VILLARD (F.) - *La céramique grecque de Marseille (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles. Essai d'histoire économique.* *B.E.F.A.R.*, 195, Paris 1960, 177 p., 58 pl.

**Villard 1992:** VILLARD (F.) - La céramique archaïque de Marseille. In : Marseille grecque et la Gaule (M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès et H. Tréziny éd.), *Travaux du C.C.ŷ.*, 11, *Etudes Massaliètes* 3, Aix-en-Provence/Lattes 1992, pp. 163-170.

